

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'IDENTITÉ OCCIDENTALE ET LA REPRÉSENTATION DE LA
CHINE AU SEIN DE LA LITTÉRATURE SUR LES RELATIONS
ÉTRANGÈRES CHINOISES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
ALEX BERNARD

MARS 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'aurait jamais pu voir le jour sans le soutien et l'aide des personnes qui m'entourent. Je tiens à souligner la contribution de mes parents pour leur soutien indéfectible tout au long de ma scolarité. Ils ont su me transmettre le sens du travail et la persévérance nécessaire.

Merci à mes amis pour leurs encouragements dans les moments creux. Particulièrement à Jean-François avec qui j'ai échangé longuement sur mon mémoire. Ces échanges ont su alimenter la majorité de mon raisonnement et m'orienter dans une direction qui était jusqu'alors insoupçonnée.

En dernier lieu, je ne peux passer sous silence l'immense rôle joué par mon directeur de recherche, Lawrence Olivier. Il a su remettre sur les rails un processus qu'y n'allait nulle part. Son approche positive et la structure proposé m'auront permis de voir la lumière au bout du tunnel.

TABLE DES MATIÈRES

<i>REMERCIEMENTS</i>	<i>ii</i>
<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	<i>iii</i>
<i>RÉSUMÉ</i>	<i>v</i>

<i>INTRODUCTION</i>	<i>I</i>
---------------------------	----------

1.1 Les optimistes et les pessimistes	8
1.1.1 Le modèle libéral :.....	10
1.2 Proposition de recherche	17
1.3 Structure du mémoire	19

CHAPITRE II

L'IDENTITÉ ET L'OCCIDENT

2.1 En quoi consiste l'identité ?	22
2.2 La formation identitaire	25
2.3 L'Occident et l'identité	32
2.3.1 La genèse de l'Europe et de l'Occident.....	36

CHAPITRE III

LA REPRÉSENTATION DE LA CHINE ET SES TRACES

3.1 Les pessimistes : Edward Friedman	47
3.1.1 Résumé des textes	48
3.1.2 La représentation de la Chine et les marqueurs de l'identité occidentale	53
3.2 Les optimistes : Johnston et Zhao	59
3.2.1 Alastair Iain Johnston.....	60

3.2.2 Suisheng Zhao	68
---------------------------	----

CHAPITRE IV

L'ÉVOLUTION DE L'IDENTITÉ OCCIDENTALE

4.1 La place de l'Occident.....	78
---------------------------------	----

4.2 Optimistes et pessimistes : les deux extrémités d'un même spectre	81
---	----

4.3 Les pessimistes et le discours colonial.....	84
--	----

4.4 Les optimistes : similarités et réconciliations.....	87
--	----

<i>CONCLUSION</i>	91
--------------------------------	-----------

<i>Bibliographie</i>	96
-----------------------------------	-----------

RÉSUMÉ

Si la fin de la Guerre froide a contribué à réduire l'insécurité politique nucléaire, elle a par contre engendré une forte insécurité identitaire. Quand le rideau de fer s'est levé, c'est le miroir au travers duquel se regardait l'Occident qui s'est envolé. Pendant près de 40 ans, le clan communiste renvoyait une image à l'Occident, et ce dernier se constituait une identité à partir de celle-ci. La Chine peut-elle remplir le rôle longtemps dévolu à l'URSS?

La plupart des textes traitant de la Chine sont orientés autour des thèmes du changement : changements économiques, politiques, et sociaux. L'examen approfondi des textes traitant de la Chine nous révèle que ces changements possèdent une direction ou à tout le moins sont évalués à partir d'un modèle : les sociétés occidentales. La compréhension de la Chine est souvent faite en termes de succès ou d'insuccès par rapport au point de référence, c'est-à-dire plus positivement quand elle s'approche de l'original et plus négativement quand elle s'en éloigne.

L'objet de ce mémoire est de vérifier si l'on peut établir un lien entre la perception de la Chine et un éventuel processus de formation identitaire occidental. Pour ce faire, nous avons procédé à une analyse documentaire d'écrits d'auteurs occidentaux s'intéressant à la Chine.

INTRODUCTION

Si la fin de la Guerre froide a contribué à réduire l'insécurité politique nucléaire, elle a par contre engendré une forte insécurité identitaire. Depuis le milieu des années 1990, la question des identités collectives a connu un très grand essor. Selon Richard Jenkins, l'intérêt pour l'identité reflète l'incertitude produite par des changements dramatiques, comme le sont les changements au niveau des frontières politiques.¹ Quand le rideau de fer s'est levé, c'est le miroir au travers duquel se regardait l'Occident qui s'est envolé. Pendant près de 40 ans, le clan communiste renvoyait une image à l'Occident, et ce dernier se constituait une identité à partir de celle-ci. Sa disparition a signifié que : « Notre carte cognitive ne correspondait plus à l'environnement social autour de nous. Nous ne pouvons plus être sûrs à propos de nous. Le futur ne semble plus aussi prévisible à ce qu'il semblait être pour les générations précédentes. »²

Aujourd'hui, l'environnement international est plus diffus, il n'est plus polarisé entre deux camps qui définissent les termes de l'échange. Malgré la multipolarité actuelle et une dynamique interétatique moins conflictuelle, Iver B. Neumann, en s'appuyant sur les travaux de David Campbell, affirme que la création de l'identité collective se

¹ Jenkins, Richard, « Social identity », New-York, Routledge, 2004, p. 11.

² Idem.

fait encore en opposition à une autre. Seulement, l'objet de l'altérité a été déplacé.³ La Chine peut-elle remplir le rôle longtemps dévolu à l'URSS? Dans un ouvrage subséquent, Neumann fait l'exercice d'analyser le regard que porte l'Europe sur ses voisins immédiats pour construire son identité. L'une des conclusions qu'il tire est que depuis la fin de la Guerre froide ce n'est pas de savoir si la division Est/Ouest est encore pertinente dans la formation identitaire européenne, mais de savoir comment cette division est encore aujourd'hui présente.⁴ Nous proposons de faire un exercice similaire à celui de Neumann et d'étudier le regard occidental sur la Chine. Dans quelle mesure la Chine s'inscrit dans ce dialogue Est/Ouest avec l'Occident.

La plupart des textes traitant de la Chine sont orientés autour des thèmes du changement : changements économiques, politiques, et sociaux. Au niveau économique, la Chine a connu une croissance constante depuis le début de la transition vers l'économie de marché. Lorsque Mao Zedong a rendu l'âme en 1976, la situation interne de la Chine était pour le moins précaire. À ce moment, près de 60 % de la population vivait sous le seuil de la pauvreté et les productions agricoles et industrielles stagnaient ou étaient en déclin.⁵ Il était clair que le système de planification centralisé avait d'énormes lacunes.

³ Neumann, Iver B., « Self and other in international relations », *European journal of international relations*, vol.2, no.2, 1996, p. 158.

⁴ Neumann, Iver B., *Uses of the other : the east in european identity formation*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999, p. 207.

⁵ Hughes, Christopher, *Chinese nationalism in the global era*, Routledge, New-York, 2006, p. 11.

Les réformes entreprises par le successeur de Mao, Deng Xiaoping, consistaient essentiellement à une réforme du système de production industriel et agricole, l'adoption du marché, la quête de technologies et d'investissements extérieurs et l'accent sur les exportations. Ces changements économiques ont été accompagnés par un changement des mentalités, car Deng avait affirmé lui-même qu'il était maintenant acceptable d'être riche. Ce qui constitue, d'après Robert A. Scalapino, un renversement complet du discours du PCC par rapport au temps de Mao.⁶

Selon Jan S. Pryba, le succès de réformes économiques : « [...] est mesuré par une croissance soutenue, balancée et modernisante du produit par habitant, qui bénéficie au consommateur final par le biais d'une augmentation du bien-être matériel des ménages. »⁷ Ce que la Chine a réussi. Stanley Rosen nous apprend qu'au niveau individuel, les autorités ont remporté leur pari. Car, on a assisté à l'émergence d'une classe de cols blancs relativement riche et socialement mobile. Ces derniers ont un nouveau système de valeurs qui a remplacé l'ancienne idéologie maoïste/communiste. C'est désormais le succès professionnel et la richesse qui sont valorisés. Par contre, il faut souligner que cette nouvelle mobilité sociale n'est pas

⁶ Scalapino, Robert A., « China – between tradition and modernity », *In* Sandschneider, Eberhard (dir.), *The study of modern China*, St-Martin's press, New-York, 1999, p. 9.

⁷ Pryba, Jan S., « Explorations in China's political economy », *in* Sandschneider, *op cit.*, p. 80.

accessible à tous. De nouvelles politiques publiques et les effets régionalisés des réformes ont accentué la disparité au sein de la population.⁸

Les transformations économiques vont entraîner certains changements politiques. Willy Kraus affirme que : « La transition vers un système décentralisé orienté vers le marché implique que la concentration précédente du pouvoir, qui s'est étendue elle-même économiquement sur l'ensemble des procédés de production et de distribution, va nécessairement diminuer. »⁹ Yongnian Zheng soulève deux effets de la décentralisation. Dans un premier temps, elle renforce le pouvoir des gouvernements locaux qui sont devenus les locomotives de la croissance économique. Et aussi : « [...] la décentralisation signifie le retrait du pouvoir central institutionnalisé des sociétés locales. Conséquemment, le gouvernement national a graduellement perdu contact avec les sociétés locales. »¹⁰

Au niveau de l'organisation du système politique, la transition vers l'économie de marché ne s'est pas faite de concert avec l'implantation de la démocratie comme ce fut le cas en Europe de l'Est. En fait, l'éclatement de l'URSS, de la Tchécoslovaquie et la guerre civile en ex-Yougoslavie ont servi d'arguments en défaveur d'une démocratie chinoise. Les autorités ont invoqué l'idée que l'effondrement d'un

⁸ Rosen, Stanley, « The state of youth/youth and the state in early 21st-century China » In Gries, Peter H. and Stanley, Rosen (dir.), *State and society in 21st-century China*, Routledge Curzon, New-York, 2004, p. 172-73.

⁹ Kraus, Willy, « Political power and the power of market dynamics », in Sandschneider, *op. cit.*, p. 102.

¹⁰ Zheng, Yongnian, *Discovering chinese nationalism in China*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999, p. 18

système autoritaire et communiste ne mène pas nécessairement à la démocratie et au capitalisme. La transition vers la démocratie et l'économie de marché doit se faire à l'intérieur d'un cadre institutionnel (défini par le PCC). L'absence d'un tel cadre mène au chaos et ne produit aucune croissance économique.¹¹ Le PCC a donc réussi à se maintenir en place et à conserver son monopole du pouvoir en promettant la stabilité politique et une amélioration des conditions de vie.

Certains auteurs, comme Samuel P. Huntington, affirment que la culture confucéenne chinoise est incompatible avec les valeurs démocratiques et les droits de l'homme, favorisant ainsi un système autoritaire.¹² Si les théories de Huntington ont fait beaucoup de sceptiques au sein de la communauté intellectuelle, elles ont eu un certain succès en Chine. Hughes nous apprend que les valeurs soutenant la prospérité, selon les hautes sphères du Parti, sont : le collectivisme confucéen, la famille, le travail intense, la frugalité et une structure de pouvoir hiérarchique et patriarcale.¹³ Ces valeurs entrent en conflit avec la conception occidentale de la démocratie, puisqu'elle valorise le groupe au détriment de l'individu. Plusieurs auteurs sont en désaccord avec cette position de l'incompatibilité culturelle de la Chine et de la démocratie. Pour Friedman :

[...] les affirmations antidémocratiques comprennent mal la culture, présument une notion ethnocentrique de la démocratie et sursimplifient la société chinoise.

¹¹ *Ibid.*, p. 39.

¹² Huntington, Samuel P., « Le choc des civilisations ? », *Commentaire*, été 1994, vol.1, no. 66, p. 241-244.

¹³ Hughes, *op.cit.*, p. 62.

Une culture est un répertoire de possibilités, des plus angéliques aux complètement démoniaques. La même culture contient des antithèses. Le confucianisme contient quelques éléments favorisant la démocratie et d'autres non.¹⁴

En ce sens, on cite souvent les cas de la Corée du Sud, de Taïwan et du Japon comme exemple de sociétés où le confucianisme a joué un rôle historique important et ont tout de même réussi à développer un système démocratique n'ayant rien à envier à leurs homologues occidentaux.¹⁵

Si la très vaste majorité des auteurs s'entend pour dire que la démocratie en Chine n'apparaîtra pas dans un avenir à court terme, elle constitue tout de même une possibilité à moyen ou long terme. Comme le souligne Barrett L. McCormick, il y a eu quelques signes de progrès en ce sens, entre autres il cite : « les élections au niveau des villages, le rôle accru du Congrès du Peuple, la signature de quelques traités des droits de l'homme à l'ONU, et des médias qui dénoncent et rapportent un certain nombre d'abus de pouvoir des autorités ».¹⁶ C'est par petit pas que la démocratie pourra peut-être prendre racine en Chine.

La population acquiert quelques droits. Certaines institutions prennent de l'importance, comme le Congrès du peuple, qui autrefois ne se réunissait que pour

¹⁴ Friedman, Edward, « Immanuel Kant's relevance to an enduring peace », in Friedman, Edward et Barrett L., McCormick (dir.), *What if China doesn't democratize ?*, M.E. Sharpe, Armonk, 2000, p. 243-244.

¹⁵ Nelsen, Harvey, « Caution : Rough road ahead », in Friedman, Edward et Barrett L., McCormick (dir.), *op. cit.*, p. 259.

¹⁶ McCormick, Barrett L., « Introduction », in Friedman, Edward et Barrett L., McCormick (dir.), *op. cit.*, p. 4.

entériner les décisions des hautes sphères du Parti, mais aujourd'hui, il joue un rôle véritable. Et peut-être encore plus important, les mentalités changent. Selon Hervey Nelsen, la principale théorie qui supporte cette position est le néo-libéralisme institutionnel. L'un des principaux facteurs de cette théorie est l'ascension d'une classe moyenne bourgeoise, d'un haut niveau d'éducation et d'un facteur homogénéisant du capitalisme mondial. L'importance accrue de la bourgeoisie est censée contribuer à l'érosion d'un système autoritaire. Sauf que pour Nelsen, le problème avec le cas chinois constitue la proximité de la bourgeoisie au PCC. Car c'est l'interaction avec les autorités politiques qui a permis à la bourgeoisie de s'enrichir et de continuer de le faire. Elle n'a donc pas intérêt à renverser le système en place et le PCC qui le commande.¹⁷ Cette proximité entre le PCC et la bourgeoisie milite davantage en faveur d'une étape intermédiaire entre un système autoritaire et démocratique soit : l'autoritarisme « doux ».

L'examen approfondi des textes traitant de la Chine nous révèle que ces changements ont une direction, ou à tout le moins sont évalués à partir d'un modèle : les sociétés occidentales. Randall Peerenboom a constaté qu'il était possible de dégager deux approches aux réformes en Chine, l'une positive et l'autre critique :

La vision positive conçoit la Chine comme un paradigme pour les États en voie de développement et en cette ère de globalisation et comme l'envie des États industrialisés avec ces taux de croissance élevés. La vision critique voit la Chine comme défiant les suppositions centrales du récit [narrative] dominant, légitimant les États occidentaux aujourd'hui, qui combine le libre-marché, basé

¹⁷ Nelsen, *op. cit.*, p. 260-261.

sur des politiques économiques néolibérales, avec la démocratie constitutionnelle, la règle de droit, une bonne gouvernance, et une interprétation libérale des droits de l'homme.¹⁸

La compréhension de la Chine est souvent faite en termes de succès ou d'insuccès par rapport au point de référence, c'est-à-dire plus positivement quand elle s'approche de l'original et plus négativement quand elle s'en éloigne.

1.1 Les optimistes et les pessimistes

Aaron L. Friedberg s'intéresse à l'avenir des relations sino-américaines. Il a effectué une recension de la littérature sur le sujet et a répertorié trois grandes théories autour desquelles se cristallise le débat : le réalisme, le libéralisme et le constructivisme. L'intérêt majeur de cette étude réside dans l'idée que malgré des prémisses théoriques similaires, certains auteurs peuvent en venir à des conclusions diamétralement opposées.¹⁹ Autrement dit, à l'intérieur de la même école théorique, on retrouve des positions contraires. Tout comme Peerenboom, Friedberg identifie deux tendances présentes dans chacun des courants théoriques, soit des pessimistes qui mettent l'accent sur la compétition entre les États-Unis et la Chine, et d'autres plus optimistes qui favorisent des facteurs de coopération entre les deux États.

¹⁸ Peerenboom, Randall, *China Modernizes*, Oxford University Press, New York, 2007, p. 2.

¹⁹ Friedberg, Aron L., « The future of U.S.-China relation », *International security*, vol. 30, no.2 automne 2005, p. 39-44

Si Friedberg fait cet exercice, c'est pour souligner le caractère incertain des réponses à la question de l'avenir des relations entre la Chine et les États-Unis. Car pour l'auteur, toutes les réponses qu'il présente sont plausibles. Qu'elles soient réalistes ou libérales, optimistes ou pessimistes, toutes procèdent d'un raisonnement logique s'appuyant sur des faits empiriques vérifiables.²⁰ Afin d'illustrer son propos, Friedberg nous propose l'image des relations sino-américaines comme étant un point au centre d'une multitude de vecteurs. Chacun de ces vecteurs constitue l'une des six explications qu'il a relevées. Certains vecteurs tirant parfois dans des directions similaires et d'autres opposées, c'est l'aléa de l'actualité qui donnera plus de force à l'un ou l'autre de ces vecteurs.²¹ En somme, à la base, toutes les explications sont équivalentes; ce qui à nos yeux (non ceux de Friedberg) les distingue, c'est le contenu idéologique du libéralisme.

Friedberg mentionne que des trois courants théoriques, réaliste, constructiviste et libéral, le dernier semble être celui qu'on retrouve le plus massivement dans la littérature produite par les observateurs de la Chine.²² Compte tenu de ce fait, nous avons décidé de concentrer notre attention sur ce courant et les auteurs qui s'y rattachent. D'autant plus que contrairement aux deux autres théories, le libéralisme n'est pas seulement un courant théorique, mais comporte en son sein une certaine dimension prédicative. C'est-à-dire que le libéralisme fait la promotion d'un certain

²⁰ *Ibid.*, p. 39.

²¹ *Ibid.*, p. 40.

²² *Ibid.*, p. 12.

type de société orienté autour de l'économie de marché, des libertés individuelles et de la démocratie.

1.1.1 Le modèle libéral :

Notre propre examen de textes libéraux traitant de la question des réformes en Chine et de l'avenir des relations sino-américaines, en ligne avec les écrits de Peerenboom et Friedberg, fait effectivement ressortir la présence d'un courant optimiste et pessimiste au sein de la littérature. De plus, il révèle qu'optimistes et pessimistes se positionnent en partie par rapport à la doctrine libérale. C'est-à-dire que les optimistes mettront davantage l'accent sur les concordances chinoises avec la doctrine libérale alors que les pessimistes auront tendance à noter les discordances par rapport à celle-ci.

1.1.1.1 Le pessimisme: compétitions et discordances

La présence d'un nationalisme de plus en plus fort en Chine n'est pas débattue. Cependant, les effets de ce nationalisme aux niveaux politique, économique et social ne font pas consensus. Edward Friedman est un auteur très représentatif de ce qu'on pourrait appeler le courant pessimiste. Selon lui, le nationalisme en Chine constitue

une menace importante et pourrait être la cause d'un conflit majeur.²³ Il explique cette situation par le fait que les Chinois connaissent mal leur passé, qu'on leur transmet une version biaisée des événements antérieurs. Cette méconnaissance stimule une vive colère envers les occidentaux en faisant retomber sur ceux-ci la responsabilité des malheurs précommunistes. Friedman s'appuie sur des arguments de nature politique pour défendre sa position. Le nationalisme chinois serait un instrument au service des militaristes et conservateurs au sein du PCC. Et c'est la structure léniniste du système politique chinois qui engendre un patriotisme fort chez les citoyens :

Les victimes dans ce genre de pays savent toutes à quel point leur gouvernement et leurs politiques internes sont inutiles. Mais pour à peine réussir à prendre soin de leurs familles, les gens doivent coopérer à chaque jour avec la hiérarchie autoritaire léniniste omniprésente. Les citoyens de Cuba en passant par la Corée du Nord ont tendance à rationaliser leur complicité humiliante en se transformant en superpatriotes, croyant qu'au moins leur ligne de politique étrangère est la bonne. Le maintien d'une bonne conscience suite à cette complicité quotidienne requiert qu'ils soient trompés et utilisés dans les affaires internationales.²⁴

Mariah H. Chang adopte une position similaire à Friedman. Elle compare la Chine à la bête mythique Janus, c'est-à-dire une créature à deux têtes, l'une herbivore pacifiste et l'autre carnivore agressive. Étant pessimiste, elle met l'accent sur la nature carnivore et agressive du régime politique et du nationalisme chinois.²⁵ Tout

²³ Friedman, « Still building the nation » in Hua, Shiping (dir.), *Chinese political culture*, Armonk, M.E. Sharp, 2001, p. 103.

²⁴ *Ibid.*, p. 120

²⁵ Chang, Maria H., *Return of the Dragon : China's Wounded Nationalism*, Boulder, Westview Press, Boulder, 2001. p. 241.

comme Friedman, elle insiste sur la nature corrompue, incompétente et militariste des autorités, mais elle ajoute aussi leur volonté irrédentiste, ou autrement dit, la volonté du PCC de récupérer des territoires historiques perdus au profit de ses voisins. Ces territoires correspondent plus ou moins à ce qu'était l'empire des Qing à son apogée. Parmi ces fragments de patrimoine perdu, on compte, entre autres, la Mer de Chine et quelques archipels s'y trouvant. Voulant récupérer ces parcelles de territoire, la Chine fait face à des litiges territoriaux avec notamment le Japon, le Viêt-Nam, les Philippines, l'Indonésie et la Malaisie. Même si les autorités chinoises affirment préférer un règlement pacifique à ces disputes, l'auteure souligne que Beijing n'a pas hésité à employer la force à quelques reprises afin de faire tourner les événements en sa faveur. Et avec un budget militaire croissant, la tentation de le faire à nouveau ne peut que croître.²⁶ Par exemple, en 1996, les autorités chinoises n'ont pas hésité à faire savoir leur mécontentement à leurs homologues américains et taiwanais grâce à des tests balistiques au large de la mer de Chine dont la cible potentielle était pour le moins évidente. Dans la perspective de Chang, la Chine a donc des relations tendues avec ses voisins, qui la craignent. S'il y a coopération, c'est manifestement sur un fond de compétition jusqu'à ce que la Chine agisse pour satisfaire ses ambitions nationalistes.

²⁶ *Ibid.*, p. 205-222.

1.1.1.2 L'optimisme : coopération et concordance

Les auteurs que l'on pourrait qualifier d'optimistes ne nient pas les arguments proposés par les pessimistes. La plupart reconnaissent le potentiel explosif de la relation entre la légitimité du PCC et le discours nationaliste, mais tempore ce lien via les exigences économiques. Comme le souligne Hughes, les politiques internes et externes sont liées ensemble. Le PCC doit agir, ou à tout le moins en donner l'impression, lorsque les nationalistes jugent que les intérêts de la Chine ont été bafoués par un pays étranger. Cependant, ces actions ne peuvent nuire à l'objectif ultime du Parti, soit d'assurer une croissance économique soutenue.²⁷ C'est sur ce point que les divergences entre les deux perceptions apparaissent. Les pessimistes croient que les facteurs politiques internes et externes vont surpasser les impératifs économiques, alors que les optimistes favorisent généralement la primauté du développement économique sur la majorité des enjeux.

Dans cette perspective, le nationalisme se présente comme l'un des instruments utilisés par le pouvoir pour maintenir et renforcer la cohésion interne du pays, et contrairement à ce qu'affirment les pessimistes, il ne représente pas forcément une menace. Essentiellement, comme l'avance Caroline Rose, le nationalisme en Chine, malgré un discours agressif envers les étrangers, représente un débat interne avec des

²⁷ Hughes, *op. cit.*, p. 152-153.

visées uniquement domestiques.²⁸ D'autant plus que le nationalisme reste toujours subordonné à la croissance économique, et que le PCC va agir en conséquence si jamais ces deux phénomènes entrent en conflit. En 1996 par exemple, à la suite d'une démonstration de nationalistes japonais sur l'archipel des Îles Diaoyu/Senkaku, au cœur d'une dispute territoriale entre les deux pays, le Parti a décidé d'empêcher toute manifestation antijaponaise pour ne pas nuire aux relations commerciales avec le Japon.²⁹ En fait, afin de ne pas entraver la coopération économique entre ces deux pays, la Chine a proposé de remettre aux générations futures le soin de résoudre ce dilemme pour l'instant insoluble. Alastair Johnston s'est interrogé sur le statut « révisionniste de la Chine », c'est-à-dire sa volonté de modifier l'ordre international en place. Il en vient à la conclusion que le leadership chinois n'est pas prêt à payer le prix, à savoir son développement économique et sa relation avec les États-Unis, pour renverser le statu quo actuel.³⁰ L'approche pragmatique place les autorités chinoises dans une position de funambule, tentant d'établir un équilibre entre les demandes nationalistes et les impératifs économiques. Néanmoins, il arrive que l'équilibre soit impossible et dans une telle situation, les optimistes affirment que les autorités auront tendance à faire le saut vers l'économie avant la politique.

²⁸ Rose, Caroline, « Patriotism is not taboo : nationalism in China and Japan and implications for Sino-Japanese relations », *Japan forum*, vol. 12, no.2, 2000, p. 179.

²⁹ Dreyer, June Teufel, « China and its neighbors », in Friedman, Edward et Barrett L., McCormick (dir.), *op. cit.*, p. 170.

³⁰ Johnston, Alastair Iain, « Is China a status quo power ? » *International security*, vol. 27, no. 4, printemps 2003, p. 56.

En résumé, pour les pessimistes, le principal enjeu en Chine actuellement est la nature non-démocratique et autoritaire des autorités chinoises. David Shambaugh écrit sur le gouvernement actuel : « Les incertitudes des politiques de successions, la perception de menaces extérieures au contrôle du PCC combinées à une peur profonde de l'instabilité chez l'élite ont produit un régime insulaire, paranoïaque et réactif. »³¹ Pour se maintenir en place, le PCC doit répondre aux demandes nationalistes, ce qui peut potentiellement engendrer un conflit. Les optimistes ne nient pas le caractère autoritaire du PCC et ses problèmes quant à sa légitimité. Par contre, ils soulignent l'attitude pragmatique des autorités, c'est-à-dire qu'ils ne laissent pas des enjeux idéologiques, comme le nationalisme, entraver la réalisation de leurs objectifs. Et pour l'instant, l'objectif principal des hautes sphères du Parti est la prospérité économique qui passe par une coopération économique avec les pays étrangers.

On remarque donc qu'il existe un consensus sur plusieurs points entre ces approches, par exemple la nature autoritaire du régime, le nationalisme agressif et l'importance du développement économique. Pessimistes et optimistes s'entendent sur la toile de fond en Chine, sur le modèle à suivre, mais choisissent de mettre l'accent sur des enjeux et des facteurs différents, les pessimistes favorisant les facteurs « déviants », les optimistes soulignant quant à eux la concordance avec le modèle. Ces deux perceptions ont le même substrat conceptuel (démocratie, droits individuels et économie de marché) lorsque vient le temps d'analyser la Chine. Cette proximité

³¹ Shambaugh, David, « Containment or engagement of China », *International security*, vol. 21, no.2, automne 1996, p. 206.

entre les deux nous amène à poser la question suivante : au-delà de la concordance théorique avec le libéralisme, peut-on dégager quelque chose de plus significatif, quelque chose comme un fondement ontologique commun à leur interprétation ? Ce fondement c'est l'identité occidentale. Celle-ci se manifeste de la façon suivante : leur appartenance commune à l'Occident, à une culture qui prédispose la connaissance, la connaissance en acte, en fonction de certains critères, valeurs, normes, etc. intériorisés.

[...] une culture : c'est le nom donné à l'ensemble des caractéristiques de sa vie sociale, aux façons de vivre et de penser collective, aux formes d'organisation du temps et de l'espace, ce qui inclut la langue, religion, structures familiales, mode de construction des maisons, outils, manière de manger et de se vêtir. De plus les membres du groupe, [...], intériorisent ces caractéristiques sous forme de représentations mentales.³²

Au niveau de l'analyse, une telle définition a une double implication : il n'existe pas d'interprétation objective du monde; elle est toujours située. D'autre part, il n'est pas surprenant de constater dans les analyses des libéraux la présence des valeurs de démocratie, de marché et des droits individuels. Il serait difficile de croire que ces valeurs n'influencent pas, pour dire le moins, directement leur lecture de la Chine.

Compte tenu de la complexité entourant le concept d'identité et d'Occident, nous définirons plus tard en détail ces deux concepts. Pour l'instant, il est important de saisir que nous concevons l'identité comme un prisme au travers duquel un individu perçoit et évalue son environnement. L'identité joue le double rôle de lunette qui teint

³² Tvetan, Todorov, *La peur des barbares*, Paris, Éditions Robert Lafont, 2008, p. 46.

l'immédiat d'une personne autant qu'un bagage d'idée qui permet de prédire les évènements futurs autant que le comportement approprié dans telle ou telle situation. Ce bagage conceptuel se nomme l'univers symbolique. Compte tenu de la variation dans le temps et chez les individus eux-mêmes, il est impossible de définir avec précision quels sont les idées et concepts formant une identité en particulier. Tout de même, chaque individu est composé de concepts clés qui se retrouvent en son centre et qui influencent ceux qu'on retrouve en périphérie. Tout dépendant de la situation en cause, certains thèmes vont prendre plus d'importance. Dans le cas de la relation d'altérité entre l'Occident et la Chine, nous avons identifié, la démocratie, l'économie de marché et les droits individuels comme étant les composantes majeures de l'univers symbolique occidental.

1.2 Proposition de recherche

Le fait de relever cet univers symbolique au sein de la littérature sur l'avenir des relations entre la Chine et l'Occident, autant chez les auteurs optimistes que pessimistes, nous permet d'identifier un processus de création identitaire occidental qui vise, à travers une certaine représentation de la Chine, à assurer et à affirmer sa propre identité. Parler d'Occident est certainement trop ambitieux, c'est la raison pour laquelle cette étude se limite aux études surtout états-uniennes sur la Chine. Cela dit, il ne faudrait que le corpus étudié soit minimisé du fait qu'il se limite aux États-Unis.

On voit mal, malgré quelques nuances culturelles comment, par exemple, la France, le Canada ou l'Allemagne pourrait se représenter la Chine autrement qu'à travers le prisme des valeurs occidentales fondamentales. Car, l'identité française, canadienne ou allemande, qui modifie la perception de l'environnement social chez les Français, Canadiens et Allemands, sont tous articulées autour du noyau fondamental des valeurs occidentales.

Comme nous l'avons souligné précédemment, la Chine fait partie des sujets de l'heure et est analysée sous toutes les coutures. Faire une analyse exhaustive de la littérature « sur la Chine » est donc impossible. Il a donc fallu faire des choix, chaque aspect clé de l'identité occidentale (démocratie, droits civiques et économie de marché) que nous avons identifié aurait pu faire l'objet d'une analyse propre, mais sans faire ressortir aussi bien le tableau dans son ensemble. Nous avons choisi un aspect de la question qui fait appel en même temps à ces trois concepts, soit le futur des relations étrangères chinoises, en apportant une attention spéciale à celles entre les États-Unis et la Chine.

Cette décision n'est pas sans ses inconvénients, car par la nature globale que comporte l'étude des relations étrangères chinoises, l'analyse sur chacun des aspects clés ne peut qu'être partielle comparativement aux textes qui leurs sont exclusivement consacrés. Par contre, cette perspective moins précise ne fait que ressortir davantage les grands traits de l'identité occidentale en démontrant les interactions entre la démocratie, les droits individuels et l'économie de marché.

Certains soulèveront que ce choix aura tendance à faire coïncider les États-Unis et l'Occident. Dans la mesure où seulement les auteurs américains s'intéresseraient au futur des relations de leurs pays avec la Chine, cette critique est juste. Mais compte tenu de la position des États-Unis sur l'échiquier mondial et leurs rôles proéminents parmi les États occidentaux, on retrouve des textes écrits par des auteurs occidentaux extérieurs aux États-Unis qui développent des positions similaires à celles des Américains. Autrement dit si le sujet est américain, le propos est occidental.

En somme, les États-Unis sont le fer de lance du « nous » occidental, et de ce point de vue la Chine est toujours analysée comme un « autre » à partir des repères occidentaux des auteurs.

1.3 Structure du mémoire

Notre étude est une analyse documentaire, de textes de nature scientifique d'auteurs essentiellement états-uniens pour les raisons qui viennent d'être évoquées. Nous chercherons dans les textes étudiés, les traces des principales valeurs définies dans notre cadre théorique: démocratie, économie de marché et droits individuels. Sachant à l'avance les limites d'une telle entreprise, il ne s'agira pas simplement d'identifier la présence de ces valeurs, mais de voir comment elles déterminent l'interprétation des auteurs, leur représentation de la Chine.

Nous analyserons les textes de trois auteurs : un pessimiste, Edward Friedmann et deux optimistes, Suisheng Zhao et Alastair Iain Johnson. La sélection des auteurs s'est effectuée sur la base de trois facteurs. Nous avons choisi les auteurs qui, à la fois, ont publié plusieurs textes concernant la Chine, ont fait l'objet de citations par d'autres auteurs, et ont proposé une vision représentative de ce que l'on retrouve à l'intérieur de la littérature.

Pour Friedman nous avons choisi deux chapitres de livre: « Still building the nation » et « Preventing war between China and Japan » . Nous avons sélectionné ces deux textes parce qu'ils se complètent bien. Au sein du premier, Friedman s'intéresse surtout au développement interne de la Chine, alors que dans le second, il met en relation ce développement avec l'attitude extérieure de la Chine envers ses voisins immédiats. Cette double perspective nous donne à la fois la perception de l'auteur sur la Chine elle-même et comment cette situation interne agit sur le comportement chinois.

En ce qui concerne les textes optimistes, nous analyserons « Is China a status quo power ? » d'Alastair Iain Johnston et « The international orientations of chinese nationalism » de Suisheng Zhao. Nous n'avons pu trouver d'auteur optimiste qui ait produit deux textes comparables à ceux de Friedman. Dans la sélection de ces deux auteurs, nous avons tenté de reproduire le plus fidèlement la relation entre le premier et second texte de Friedman. En ce sens que Johnston s'intéresse surtout au

comportement international des autorités chinoises, alors que Zhao s'intéresse davantage à la situation interne de la Chine.

Nous développerons notre problématique en trois chapitres. Dans un premier temps, nous allons établir notre cadre d'analyse. Il s'agira tout d'abord de définir ce qu'est l'identité et les processus liés à sa formation. Une fois ceci fait, nous regarderons la compatibilité de l'Occident et du concept d'identité. Pour conclure ce chapitre, nous identifierons quels sont les concepts clés qui sont partis du noyau identitaire occidental.

Au sein du deuxième chapitre, nous allons relever les traces de l'identité occidentale au sein de texte des courants pessimistes et optimistes traitant de la Chine. Plus spécifiquement, comment la hiérarchisation différente des concepts clés, (démocratie, droits individuels et d'économie de marché) entre les optimistes et les pessimistes influence leurs perceptions respectives de la Chine.

En dernier lieu, nous allons nous aborder plus en détail la différence entre les optimistes et les pessimistes afin de lier celles-ci avec l'évolution contemporaine de l'environnement international. C'est-à-dire comment nous l'avons brièvement mentionné au premier chapitre, l'identité occidentale est flexible. Elle réagit aux changements des conditions qui surviennent au fil du temps. Il s'agit alors de voir dans quelles mesures, deux perceptions distinctes à partir du même substrat conceptuel ne sont pas en fait deux stratégies d'adaptations.

CHAPITRE II : L'IDENTITÉ ET L'OCCIDENT

2.1 En quoi consiste l'identité ?

Notre conception de l'identité est fortement inspirée par la littérature sur la formation des identités collectives produite en anthropologie, en sociologie et en psychologie sociale. Dans cette perspective, l'identité est conçue comme une balise. Un peu dans la foulée de la pensée de Lippmann et de la notion de « pseudo-environnement »³³, elle tient lieu d'image mentale servant à déterminer : « [...] qui est qui, sans quoi il est impossible de savoir quoi est quoi. »³⁴ L'identité d'une personne et de celles qui l'entourent joue un rôle dans la prévisibilité de l'environnement social. Cette perception conditionne en partie les choix et les actions des individus. Jenkins défend l'idée que l'identité est plus que la culture, car en tant que substrat symbolique des relations différence/similarité entre les collectivités et les individus : « [...] l'identification fournit la trame de base (via des analogies, métaphores, homologies, etc...) pour une compréhension plus large du monde, comme étant sensé. »³⁵ C'est

³³ Lippmann, Walter, « Public Opinion », Mineloa, Dover Publication [1922] 2004, p. 8-9.

³⁴ Jenkins, Richard, *op. cit.*, p. 5

³⁵ *Ibid.*, p. 118.

donc via le prisme identitaire qu'un individu interprète et agit dans son environnement.

L'identité, individuelle ou collective, est le fruit de l'interaction entre deux acteurs. Pour Alberto Melucci, le terme d'identité: « [...] implique la notion d'unité qui établit les limites du sujet et le distingue de tous les autres; il implique une relation entre deux acteurs qui se reconnaissent mutuellement. »³⁶ Il ne peut y avoir d'identité si l'on est seul. Neumann nous explique que : « L'identification se rapporte autant à la similitude qu'à la différence. L'identité de groupe n'est pas concevable sans un autre duquel l'on peut se différencier. »³⁷ Hobson souligne que la présence d'un autre est indispensable pour camoufler l'hétérogénéité interne aux groupes. Il écrit qu'un groupe se construit un autre externe pour pouvoir y opposer un nous unifié. Selon lui, il est plus facile de définir le nous par rapport à la différence qu'aux similarités.³⁸ Cette approche, loin de faire l'unanimité, a le défaut d'être « à sens unique », c'est-à-dire que l'autre est passif et se laisse définir sans trop réagir. Par contre, elle met en lumière l'instrumentalité de l'autre dans son propre projet d'édification identitaire.

Se rapprochant de la conception développée par l'anthropologue Frederik Barth, Jenkins nous propose une vision plus interactive entre le nous et l'autre. Il explique que l'identité se crée par le biais de deux procédés simultanés:

³⁶ Melucci, Alberto, « The process of collective identity », Chap. in Johnston, Hank, Bert, Klandermans (dir.), *Social movements and culture*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995, p. 45.

³⁷ Neumann, *op. cit.*, p. 148.

³⁸ Hobson, John M., *The eastern origins of western civilization*, New York, Cambridge University Press, 2004, p. 107.

« [...] l'identité se situe au sein d'un processus social à double sens, une interaction entre « l'ego » et « l'autre », l'intérieur et l'extérieur. C'est à la rencontre de la définition interne et externe que l'identité, sociale ou personnelle, est créée. »³⁹

C'est dire que l'identité qu'assume une personne constitue le point de rencontre des deux vecteurs de l'identité, celui qu'elle projette vers l'extérieur et celui qui lui est renvoyé par les autres. C'est à la limite (*boundaries*) de l'intérieur et de l'extérieur que l'identité existe. Pour Barth, les relations entre l'interne et l'externe forment le fondement de l'identification chez les individus.⁴⁰

Par contre, la notion de limite (*boundaries*) entraîne certaines difficultés conceptuelles quant à la mesurabilité réelle de l'identité : « Même si l'on peut dire qu'elle existe, il est loin d'être clair où et quoi constitue les limites de toutes les identités en particulier. Ce qui n'est pas surprenant puisqu'elles ne sont pas vraiment quelque part ou quelque chose. »⁴¹ Pour bien comprendre la nuance et l'imprécision dans la définition d'une identité, on peut comparer cette dernière à une couleur. Si l'on observe le spectre des couleurs, allant du violet au rouge, il est facile d'identifier le rouge, le vert ou le jaune. Par contre, il est presque impossible de déterminer sur ce spectre où se situe la séparation exacte entre le jaune et le rouge. Les identités sont comme les couleurs, tout le monde a une certaine idée de ce qu'elles sont, mais personne ne peut les délimiter avec une exactitude parfaite.

³⁹ Jenkins, Richard, « Rethinking ethnicity : identity, categorization and power », Chap. in Stone, John et Dennis M., Rutledge (dir.), *Race and ethnicity*, Blackwell Publishing, Malden, 2003, p. 60-61.

⁴⁰ Barth, Frederik, « Introduction », chap. in Barth, Frederik (dir.), *Ethnic groups and boundaries : the social organization of social difference*, Long Grove : Waveland Press, [1969] 1998, p. 10.

⁴¹ Jenkins, Richard, *Social identity*, *op. cit.*, p.102.

2.2 La formation identitaire

La définition interne de l'identité collective n'est pas constituée de caractéristiques tangibles ni même mesurables : il s'agirait plutôt d'un construit symbolique. S'appuyant sur les écrits de Cohen, Jenkins nous rappelle que : « Par définition, les symboles sont abstraits jusqu'à un certain degré, imprécis jusqu'à un certain degré, possèdent toujours de multiples facettes et sont fréquemment implicites ou pris pour acquis dans leurs définitions. »⁴² Ce qui signifie que l'identité collective n'est pas la même pour tous ceux qui s'y rattachent. Elle laisse place à l'interprétation personnelle, elle varie dans le temps, l'espace et le contexte, mais persiste tout de même.⁴³ Pour Jenkins :

« Ce qui est important, ce n'est pas que les gens voient ou comprennent les choses de manière similaire, ou qu'ils voient ou comprennent les choses de manière différente d'une autre communauté, mais que leurs symboles partagés leur permettent de croire que c'est le cas. »⁴⁴

L'identification collective, qui persiste dans le temps, ne peut se faire à partir seulement d'un contenu commun, puisque ce contenu, lié au sens qu'on lui accorde, évolue dans le temps au gré des événements. C'est la perception de similarité avec les autres qui crée et maintient l'identité collective : « L'adhésion à une opinion entérinée, une image partagée, permet par ailleurs à l'individu de proclamer

⁴² Jenkins, *op. cit.*, p. 112.

⁴³ *Ibid.*, p. 116.

⁴⁴ *Ibid.*, p.112.

indirectement son allégeance au groupe dont il désire faire partie. »⁴⁵ Frederic Barth pousse l'idée un peu plus loin. Plus qu'une simple adhésion commune à des idées et symboles, pour ce dernier, le partage d'une identité collective entre deux personnes signifie :

« [...] la supposition que les deux sont en train de « jouer le même jeu », ce qui signifie qu'il y a entre eux un potentiel de diversification et d'expansion de leurs relations sociales jusqu'à éventuellement couvrir l'ensemble secteurs et domaines d'activités. »⁴⁶

De ce point de vue, l'identité constitue plus qu'un lien unissant des individus à l'intérieur d'un groupe, elle sert de véritable code de conduite délimitant les limites de ce qui est acceptable de ce qui ne l'est pas.

Comme nous l'avons souligné, la définition interne n'est pas un processus qui se fait de manière isolée. Elle est en partie une réaction de la définition externe que l'autre nous projette ou que l'on projette. Pour décrire le processus de définition externe de l'autre, Jenkins utilise le terme de catégorisation : « [...] la définition de l'autre dans le moment externe dialectique de l'identification. »⁴⁷ L'importance du processus de catégorisation de l'autre réside dans le fait que lorsque l'on parle de l'autre, on parle aussi de soi-même; cela permet en outre la construction de notre propre identité.⁴⁸ L'un des principaux mécanismes derrière la catégorisation est le stéréotypage. C'est-à-dire qu'il s'agit de réduire l'autre à des stéréotypes généraux facilitant ainsi la compréhension qu'on peut en avoir.

⁴⁵ Amossy, Ruth, Anne Herschberg, Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997, p. 43.

⁴⁶ Barth, Frederik, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁷ Jenkins *op. cit.*, p. 155.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 79- 86.

En se basant sur les écrits de Peter Hulme, Stuart Hall définit le stéréotype comme une description à sens unique où des différences complexes sont condensées. Cette simplification exagérée est alors liée à un endroit ou un sujet.⁴⁹ Le fait d'attribuer un stéréotype à l'autre est pour Jenkins : « [...] un aspect quotidien des humains pour améliorer la prévisibilité, ou à tout le moins un sens de prévisibilité, au sein des situations quotidiennes complexes et/ou incertaines. »⁵⁰ Amossy et Hersscherberg ajoutent qu' :

[e]n effet[,] [...] si nous avons tendance à accentuer les similitudes entre les membres d'un même groupe, [...] c'est souvent pour nous valoriser au détriment des autres, de l'exogroupe (outgroup). [...] [C]e favoritisme permet au sujet d'accroître le sentiment de sa propre valeur. Le prestige attaché à l'image du groupe par rapport auquel il est amené à se définir rejaille nécessairement sur l'idée qu'il se fait de lui-même.⁵¹

Les stéréotypes jouent donc un rôle important dans l'idée qu'on se fait de l'autre et de soi. Néanmoins, Jenkins suggère de garder à l'esprit que le stéréotypage n'est qu'un aspect de l'identification et de la cognition.⁵²

Quant à savoir quels stéréotypes ou caractéristiques sont mis de l'avant plutôt que d'autres, les auteurs évoquent plus d'un mode de sélection. Barth souligne l'environnement social du groupe en question.⁵³ Neumann y voit l'effet de l'action d'acteurs politiques qui rend ces différences significatives.⁵⁴ Berger et Luckmann

⁴⁹ Hall, Stuart, « The west and the rest : discourse and power », in Hall, Stuart et Bram Gieben (dir.), *Formations of modernity*, Cambridge, The Open University, 1992, p. 279.

⁵⁰ Jenkins, *op. cit.*, p. 165.

⁵¹ Amossy, *op. cit.*, p. 45-46.

⁵² Jenkins, *op. cit.*, p. 129.

⁵³ Barth, *op. cit.*, p. 12.

⁵⁴ Neumann, *op. cit.*, p. 140.

nous proposent une approche mitoyenne. Pour eux, une société adopte une stratégie identitaire, lorsque confrontée à une autre qui menacerait son propre modèle institutionnel en se présentant comme une alternative viable.⁵⁵ C'est-à-dire que pour maintenir l'ordre en place (le contexte social) une société dévalorise le modèle alternatif en soulignant l'infériorité de son vis-à-vis par rapport au sien.

Dans la perspective de Berger et Luckmann, l'identité devient donc une forme de légitimation de la société et des institutions qui la composent. La fonction légitimante de l'identité ne fait pas que délimiter les bornes des comportements acceptables, elle explique aussi les raisons derrière ces restrictions.⁵⁶ L'identité prend alors la forme d'une canopée qui enveloppe la société et les vies individuelles.⁵⁷ C'est ce que Berger et Luckmann appellent un univers symbolique. Jenkins affirme à ce sujet que: « [...] l'univers symbolique peut être conçu comme un point de vue collectif ou un savoir commun. »⁵⁸ La production et la reproduction de ces univers symboliques permettent à ceux qui les partagent de comprendre la nature du monde et leur place au sein de celui-ci : « L'univers symbolique fournit un ordre pour l'appréhension subjective des expériences biographiques. Les expériences appartenant à différentes sphères de la réalité sont toutes intégrées à l'intérieur du

⁵⁵ Berger, Peter L. et Thomas, Luckmann, *The social construction of reality*, New York : Anchor Books, 1966, p. 107-115.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 93-94.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 102

⁵⁸ Jenkins, *op. cit.*, p. 136.

même univers de sens. »⁵⁹ Il est important de saisir que l'ordre institutionnel légitimé par l'univers symbolique est antérieur à l'individu. C'est-à-dire que ce dernier naît dans un environnement déjà préétabli. La fonction principale de l'univers symbolique est de replacer l'individu et ses expériences à l'intérieur de cet environnement.

Les notions d'historicité et de continuité sont cruciales chez Berger et Luckmann, car la société et les institutions qui la composent, ne peuvent exister sans elles. On se retrouve ici face à une conceptualisation plutôt darwinienne de la société. Comme les espèces, les sociétés se transmettent d'une génération à une autre un certain bagage qui change et évolue au gré du temps et de l'environnement (social).

À prime abord, l'approche de Berger et Luckmann semble laisser bien peu de place à l'initiative individuelle, car la vie et les comportements des individus sont conditionnés par leur appartenance à ces univers symboliques. Mais les auteurs précisent que les sociétés modernes sont pour la plupart plurielles. C'est-à-dire, possédant un noyau de croyances pris pour acquis, mais qu'autour de celui-ci, il y a place pour des variations individuelles et accommodations éventuelles avec des univers coexistants.⁶⁰ D'ailleurs, croire en un modèle totalisant, où l'ensemble de la population est identique et possédant les mêmes marqueurs identitaires, ce n'est pas tenir compte du fait que la réalité est socialement définie et que cette définition est liée à son positionnement social au sein de la société.

⁵⁹ Berger, Peter L. et Thomas, Luckmann, *op. cit.* p. 97.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 125.

Tous les individus ne sont pas affectés de la même façon par l'univers symbolique, car tous n'occupent pas la même fonction et place à l'intérieur de l'ordre institutionnel. À l'intérieur d'une société, il existe un ensemble de connaissances communes, l'univers symbolique, qui : « [...] est structuré en terme de qu'est-ce qui est généralement pertinent et ce qui l'est à des rôles spécifiques. »⁶¹ Le concept de rôle fait référence à plus d'une situation, du fait d'être père, en passant par celui d'être bouddhiste ou avocat. Ce sont ces rôles qui permettent à l'individu de participer au monde social, car l'univers symbolique fournit les informations nécessaires afin de prévoir autant les limites du comportement et les responsabilités associées à chacun d'entre eux. Chaque personne « joue » une multitude de rôles et tous ont une influence plus ou moins prononcée selon le contexte. Par exemple, un policier ne va pas adopter la même attitude envers de jeunes joueurs s'il est entraîneur d'une équipe de hockey que lors d'une situation de crise face à un criminel. L'environnement social de la situation définit quel rôle a préséance.

Cet environnement social n'existe pas par lui-même, il n'est le produit d'aucune « loi naturelle ».⁶² Ce sont les interactions entre les humains qui le produisent, et sans elles, aucune subsistance concrète n'est possible.⁶³ L'homme se retrouve alors dans un processus dialectique avec son milieu social, car il est influencé par un élément qui est issu de lui-même. Une chose est certaine, « [...] l'individu n'est pas né un

⁶¹ *Ibid.*, p. 77.

⁶² *Ibid.*, p. 52.

⁶³ *Ibid.*, p. 128.

membre de la société. Il est né avec la prédisposition envers la socialisation, et devient membre de la société.»⁶⁴ Le statut de membre est donc quelque chose que l'on acquière par la relation avec les autres. Ce processus d'acquisition met en lumière deux éléments fondamentaux.

D'abord, il vient nuancer les critiques soulevés comme quoi dans la conception de l'univers symbolique de Berger et Luckmann les individus sont réduits à de simples marionnettes modelées par leur environnement, puisque comme nous venons de le démontrer ce sont les individus qui à prime abord engendrent celui-ci. Mais plus important encore face au problème qui nous intéresse, l'acquisition de l'univers symbolique par la socialisation sous-entend une certaine transmission d'une génération à l'autre. C'est le devoir des parents de « faire » de leurs enfants des membres actifs de la société et de leur apprendre à bien se comporter.⁶⁵ Mais au-delà de la simple éducation comportementale, la socialisation transmet aussi des éléments d'ordre plus normatif qui ont affaire avec l'interprétation du monde qui nous entoure et des valeurs qui nous sont chères.⁶⁶

La transmission d'une génération à un autre implique une certaine modification de l'univers symbolique : « Parce qu'ils sont des produits de l'activité humaine, tous les univers socialement construits changent, et ces changements sont engendrés par les

⁶⁴ *Ibid.*, p. 129.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 62.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 130-138.

actions concrètes des êtres humains. »⁶⁷ Les conditions originales qui ont mené à la mise en place de l'univers n'étant plus présentes, le maintien de ce dernier demande une légitimation. Afin de pouvoir faire cet exercice, il est alors nécessaire d'apporter quelques rectifications pour mieux convenir à l'environnement actuel, du moment que les mutations n'affectent pas de façon brusque le noyau dur de l'univers symbolique. Dans un cas contraire, on parle alors d'un remplacement de l'univers par un autre alternatif.

Le point principal à retenir est que le caractère humain de la production et reproduction de l'univers symbolique implique certes le changement, mais cette historicité de l'univers permet de retracer l'évolution de l'univers en question et d'en faire ressortir les éléments qui se situent en son centre.

2.3 L'Occident et l'identité

L'application du concept d'identité compris comme un processus interactif entre le soi/autre (self/other) permet: « [...] une meilleure compréhension de qui sont les acteurs, comment ils sont constitués, comment ils se maintiennent et sous quelles préconditions ils peuvent prospérer. »⁶⁸

⁶⁷ *Ibid.*, p. 116.

⁶⁸ Neumann, Iver B., « Self and other in international relations », *op. cit.* p. 168.

Cette conception de l'identité s'arrime à ce qu'on trouve au sein de la littérature concernant « l'Occident ». Stuart Hall affirme que l'identité occidentale n'a pas seulement émergé dans un processus interne d'autodéfinition qui a graduellement transformé les pays de l'Europe de l'Ouest en des sociétés distinctes, mais aussi au travers des représentations que l'Europe se faisait dans ses relations avec les « autres ».⁶⁹ Dans un même ordre d'idées, Jane Haggis et Susanne Schech soulignent que par le biais de la connaissance occidentale, l'Occident ne fait pas que construire l'image de l'autre, mais aussi sa propre image.⁷⁰

Mais qu'est-ce que l'Occident ? À prime abord, le nom même nous porte à définir l'Occident sur des bases géographiques. En outre, on pourrait dire comme un ensemble de pays se situant à l'ouest du méridien de Greenwich. Cette définition comporte plusieurs problèmes, car beaucoup de pays « occidentaux » se situent à cheval ou du « mauvais » côté de la carte. À plus forte raison, une très vaste majorité des pays entrant dans cette définition ne sont pas considérés comme occidentaux. Les pays d'Amérique latine bien que remplissant les critères géographiques sont pourtant exclus du club. Une division purement Orient-Occident cartographique est aussi problématique, d'un point de vue concret, qu'une autre qui sépare riches et pauvres entre le Nord et le Sud. La réalité est autrement plus subtile que peut l'être toute subdivision manichéenne du monde. Pourtant, c'est à ce type de clivage auquel l'on

⁶⁹ Hall, Stuart, *op. cit.*, p. 279.

⁷⁰ Haggis, Jane et Susanne, Schech, « Introduction », Chap. in Haggis, Jane et Susanne, Schech (dir.), *Development* Malden,, Blackwell Publishing, 2002, p. xiii-xiv.

s'intéresse, car si l'on ne peut encercler définitivement les frontières de l'Occident comme on peut le faire avec des pays comme la France ou le Canada, son existence est indéniable.

La première partie de ce chapitre a clairement démontré qu'il est ici plus question de représentations que de réalités géographiques. Dans notre conception, l'Occident est une forme d'identité centrée autour d'un certain mode de fonctionnement commun des sociétés. C'est-à-dire que, pour reprendre l'analogie de Barth, les individus faisant partie de l'Occident ont tous l'impression de jouer au même jeu à quelques petites différences près. David Miller exprime très bien l'idée avec son concept de culture publique qu'il définit comme les conventions qui régissent la vie en société, ou comment les individus doivent se comporter pour vivre ensemble.⁷¹ Il précise son idée en ajoutant que pour que l'on parle de culture publique il faut qu' :

[...] on retrouve un certain mode de vie commun, ce qui ne veut pas dire que tout le monde vie exactement de la même manière ou adhère aux mêmes valeurs culturelles, mais qu'il y a un degré substantiel de recoupement dans le fonctionnement de la société⁷².

Si l'on accepte le concept de Miller, c'est une conception très décentralisée de l'Occident qui se présente à nous. L'idée d'un Occident qui agit de façon concertée comme pourrait le faire un État doit être laissée de côté, car il n'y a pas d'institution ou de structure qui peuvent être identifiées comme exclusivement occidentales. L'OTAN pourrait peut-être servir d'exemple en ce sens, mais plusieurs États membres de l'Alliance atlantique ne peuvent aspirer à faire partie de l'Occident sans

⁷¹ Miller, David, *On Nationality*, New-York, Oxford University Press, 1995, p. 26.

⁷² *Ibid.*, p. 41.

soulever un certain questionnement. Le cas de la Turquie ou d'anciennes républiques soviétiques nous viennent immédiatement en tête. Bien que possédant certaines caractéristiques clés, ils sont dépourvus d'un attachement historique à l'ensemble occidental.

L'Occident est plus une question d'affinité entre certains peuples, une vision commune sur le fonctionnement de la société, qu'une entité homogène facilement identifiable sur la scène internationale. Donc pour le définir, il faut retrouver quelles sont les règles prédominantes qui gouvernent le jeu occidental.

2.3.1 La genèse de l'Europe et de l'Occident

Dans l'esprit de Berger et Luckmann, l'Occident n'est pas apparu du jour au lendemain. C'est le fruit d'un processus de transmission du savoir qui a débuté, il y a de cela plusieurs siècles. Les valeurs, symboles, ou représentations qui se trouvent en son cœur sont le reflet de cette mutation.

Compte tenu de l'envergure de la tâche, il serait superflu de faire ici l'historique complet de l'Occident. Au sein de l'évolution de cet univers symbolique, la transition entre la chrétienté et l'Europe nous semble la plus pertinente, car c'est cette transformation qui donna naissance à la situation actuelle.

Les auteurs font remonter au VIII^e siècle, suite à la Victoire de Charles Martel sur des forces islamiques, la première mention du terme « européen ». ⁷³ Mais ce n'est pas avant XVI^e siècle, avec le début de la Renaissance et les Lumières, que l'idée de chrétienté a commencé à s'essouffler et à être effectivement substituée par celle d'Europe comme principe unificateur.⁷⁴ Concrètement, le traité de Westphalie représente l'une des illustrations les plus marquantes de cette transition. Ce traité entre les princes européens a signifié la fin des guerres de religion et a institué en norme la non-intervention chez les États voisins. Autrement dit, le fait d'être

⁷³ Hall, *op. cit.*, p. 289.

⁷⁴ Hentsch, *L'orient imaginaire*, Paris, Les Éditions de minuit, 1988, p. 80.

catholique ou protestant n'avait plus d'importance et a permis l'émergence d'un nouveau terrain de reconnaissance mutuelle.⁷⁵

À prime abord, la perte d'importance de l'idée de chrétienté comme principe rassembleur et la montée du sentiment national des États européens ne semble pas favoriser l'émergence d'un nouvel univers symbolique commun à ces derniers. Mais au même moment où la religion perd de son influence, les puissances européennes s'aventurent de plus en plus à l'extérieur et ont des contacts accrus avec d'autres peuples. Les rencontres entre Européens et étrangers se font alors sous un registre complètement différent. À partir des écrits de Michael Harbsmeier, Neumann explique, qu'à cette époque, les axes d'identification religieux, Islam versus chrétienté et Églises latine contre orthodoxe, sont graduellement remplacés par un différent basé sur le fait d'être éduqué ou non, autrement dit, d'être civilisé ou barbare.⁷⁶

En accord avec les écrits de Jenkins cité plus haut, Stuart Hall avance que la création de l'Ouest est à la fois un mouvement interne et externe.⁷⁷ À l'interne, nous l'avons mentionné, l'idéologie chrétienne perd de son importance et est remplacée par une autre axée sur la raison. Les sociétés européennes se modifient et s'orientent de plus en plus vers une structure sociétaire basée sur les libertés individuelles, l'encadrement

⁷⁵ *Idem.*

⁷⁶ Neuman, *op. cit.*, p. 72.

⁷⁷ Hall, « The west and the rest : Discourse and power », chap. dans Haggis, Jane et Susanne, Schech (dir.), *Development Malden*, Blackwell Publishing, 2002, p. 59.

politique et l'économie de marché. Au niveau externe, les écrivains et voyageurs européens sont conscients de ces changements au sein de leurs sociétés d'origines et évaluent les différentes collectivités qu'ils rencontrent à partir de leur situation domestique. Il ne faut pas croire que les penseurs de l'époque n'étaient pas au courant de ce préjugé dans l'analyse de l'autre, Todorov résume notamment la pensée de Claude-Adrien Helvétius en écrivant : « Nos jugements sur les autres, qui se parent de la couleur de l'objectivité ou de l'impartialité, ne décrivent qu'en fait la distance qui nous sépare : plus ils nous sont proches, plus nous les estimons. »⁷⁸

Selon le discours développé chez les penseurs des lumières, la distinction entre le sauvage et le raffiné s'est traduite par l'idée qu'il y avait une seule voie vers la civilisation, celle empruntée par l'Europe.⁷⁹ Le barbarisme ou la civilité d'un peuple sont évalués sur la base de l'absence ou la possession de certains traits clés. On assiste à l'établissement d'une échelle de la civilisation sur laquelle on peut placer les différents peuples. En somme, il y a une hiérarchisation du monde où les sociétés européennes trônent au sommet. Todorov nous en donne l'exemple en citant l'auteur français du XVIIIe, George-Louis Leclerc de Buffon. Très influent en son temps, ce dernier établit une hiérarchie des valeurs où il place en tête les Européens suivit des asiatiques, ensuite des Africains et pour se terminer par les tribus américaines.⁸⁰ Buffon établit sa classification sur la base de « la civilisation » ou de « la police »

⁷⁸ Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 79.

⁷⁹ Hall, *op. cit.*, p. 312.

⁸⁰ Todorov, *op. cit.*, p. 143-144.

opposée à la « barbarie » et à la « sauvagerie ».⁸¹ Il évalue donc les peuples sur la base de leur complexité sociale. C'est-à-dire qu'il part des sociétés les plus institutionnalisées, soumises à des lois et règles spécifiques, à celles de plus petite taille davantage organisées autour de la coutume. Mais alors qu'est-ce qui distingue l'Europe de peuples comme l'Égypte la Perse, ou la Chine, sachant que ces derniers possèdent depuis fort longtemps des sociétés pour le moins organisées ? Hentsch relève que les auteurs du temps de Buffon, comme de Chardin et de Thévenot, reconnaissent les qualités des autres populations, mais leur reprochent, par rapport à l'Europe, une certaine passivité intellectuelle, l'arbitraire du pouvoir et le manque de liberté de la population.⁸² Cette position face aux peuples étrangers fait référence à la théorie du « despotisme oriental ». Hobson affirme au sujet de cette théorie qu' :

[...] elle soutient que l'Europe a été le lieu de naissance de la démocratie et donc porteur de croissance économique et de progrès politiques. Alors que l'Asie est écartée comme le berceau du despotisme, ce qui fait d'elle une victime de la stagnation économique.⁸³

Pour Hentsch, la théorie du despotisme oriental joue un rôle crucial dans l'évolution de l'univers symbolique occidental, car : « [...] le mahométisme s'estompe presque entièrement derrière le concept global d'Orient, dont il n'est plus qu'un des éléments et pas le plus important. »⁸⁴ L'un des principaux défenseurs d'une telle position fut Montesquieu aux XVIIIe, avec son ouvrage *Lettres Persanes*, mais selon Hobson,

⁸¹ *Idem.*

⁸² Hentsch, *op. cit.*, p. 132-133.

⁸³ Hobson, John M., *op. cit.*, p. 225.

⁸⁴ Hentsch, *op. cit.*, p. 156.

c'est au court du XIX que cette perspective trouva véritablement racine et permit de construire :

[...] une Europe pure et évoluée comme a été de façon permanente démocratique/progressiste en opposition à un Orient en permanence arriéré, despotique et régressif. L'un des résultats de tout ceci est la notion que l'histoire européenne fut dominée par une linéarité temporelle progressive, alors que l'Orient a été dominé par un cycle temporel régressif de stagnation.⁸⁵

Par exemple, pour John Stuart Mill, la Chine est enfermée dans une stagnation dont elle ne pourra se sortir que grâce à l'aide d'étrangers (européens). Il explique ce manque d'initiative par une trop grande ressemblance au sein de la population qui est sous l'emprise du « despotisme de la culture ». Cette culture qui vient d'en haut, limite et étouffe les libertés mentales et individuelles essentielles à la création et au progrès. Alors qu'en Europe, il y a une forte diversité et compétition au sein de la population ce qui engendre un foisonnement des idées et par ricochet le progrès.⁸⁶

On retrouve encore aujourd'hui des traces du despotisme oriental chez les écrits des auteurs contemporains. C'est d'ailleurs l'objet principal du livre d'Edward Saïd, *Orientalism*. Selon lui, cette conception de l'Orient, qui demeure inchangée depuis l'époque d'Ernest Renan à la fin des années 1840, joue un rôle important dans la perpétuation de l'identification collective de l'Occident.⁸⁷ Saïd est l'un des auteurs qui poussent l'idée de la construction par les Occidentaux d'un Orient soumis à la fonction d'instrument de création identitaire en Europe et par la suite en Occident. Certes très influent, Saïd ne fait pas l'unanimité. Hentsch qui salut la justesse de

⁸⁵ Hobson, *op.cit.*, p. 227.

⁸⁶ Mill, John, Stuart, *De la liberté*, Paris, Presses pocket, 1990, p. 116-120.

⁸⁷ Saïd, Edward, *Orientalism*, New York, Vintage Book, 1994 [1979], p. 6-7.

l'analyse présente dans *Orientalism*, affirme tout de même que Saïd a tendance à exagéré l'importance du courant orientaliste qui : « [...] reste essentiellement confiné à l'ère coloniale, [...] ». ⁸⁸

La fin de la Deuxième Guerre mondiale est quelque peu venue modifier le portait d'ensemble. À partir de ce moment, le concept d'Europe perd définitivement de son importance pour être supplanté par celui d'Occident. En gros, l'Europe se voit additionnée des pays d'Amérique du Nord, de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. Mais plus qu'un élargissement, à partir de ce moment, on assiste à une modification du vocabulaire concernant le traitement de « l'autre ».

Pour Wallerstein, la deuxième moitié du XXe siècle est caractérisée par la décolonisation massive qui transforma les anciennes colonies occidentales en des États à part entière. La mission évangélisatrice chrétienne ou celle civilisatrice des empires n'étant plus disponible, on assiste à l'émergence d'un nouveau discours axé sur le concept des droits de l'homme.⁸⁹ Dans un même ordre d'idée, Neumann écrit qu'à ce moment : « La dichotomie démocratique/totalitaire-autoritaire remplace les dichotomies maîtres civilisé/barbare et Europe/Asie. Elle a des affinités à nombres d'autres comme libre/non-libre, marché/planifié, Ouest/Est [...]. »⁹⁰ Il s'agit plus d'une transformation du vocabulaire qu'un réel remplacement par un discours

⁸⁸ Hentsch, *op. cit.*, p. 12.

⁸⁹ Wallerstein, Immanuel, *European universalism the rhetoric of power*, New York, The New Press, 2006, p. 14.

⁹⁰ Neumann, *op. cit.*, p. 103.

innovateur. À la base, nous sommes encore en présence d'une comparaison entre un modèle supérieur (celui de l'Occident) et d'autres inférieurs (le reste du monde). Wallerstein nous en fait la démonstration en établissant un parallèle avec un auteur espagnol du XVI^e siècle, Sepulveda, et le discours de Bernard Kouchner, le fondateur de Médecin Sans Frontières, et l'actuel ministre français des affaires étrangères :

« Tout comme Sepulveda, où l'ultime considération était si oui ou non un peuple était chrétien, pour Kouchner, la considération ultime est s'ils sont ou pas démocratiques (ce qui signifie, ne vivant pas dans un État qui est une « dictature »). »⁹¹

Ce que Wallerstein veut démontrer par cette comparaison, est que si depuis la période de décolonisation les rapports entre l'Occident et le reste du monde se sont quelque peu altérés, en substance, la relation qu'entretient l'Occident avec ses voisins demeure essentiellement la même. À ce moment-ci de l'analyse, la forme des rapports entre l'Occident et le reste du monde ne constitue pas notre principal point d'intérêt, néanmoins, elle permet de relever une certaine continuité entre le présent et le passé. Nous y reviendrons plus tard.

Sur le fond, il existe aussi une filiation entre l'image actuelle de ce qui composait l'Occident et celle des siècles précédant. On peut résumer à trois points les principales critiques dirigées vers les autres civilisations par une majorité d'auteurs du XVIII^e et XIX^e, soit : l'arbitraire du pouvoir en place, le peu de liberté de la population et l'immobilisme au niveau scientifique et économique. Par effet de miroir, on relève que les caractéristiques qui font de l'Europe/Occident un ensemble

⁹¹ Wallerstein, *op. cit.*, p. 19.

spécial sont l'encadrement du pouvoir politique, les libertés individuelles des citoyens et son génie économique-industriel. Bien que leurs expressions aient évolué, tout comme les sociétés qu'elles concernent, encore aujourd'hui, ces caractéristiques sont celles autour desquelles se construit la conception de la société occidentale.

En ce sens, Thierry Hentsch écrit que l'économie libérale, la démocratie parlementaire et les droits de l'homme correspondent à la conception occidentale de la société.⁹² Dans une perspective similaire, Immanuel Wallerstein identifie aussi les droits de l'homme, la démocratie et l'économie de marché néolibérale comme étant des caractéristiques essentielles de la perception que l'Occident a de lui-même.⁹³

Ce que nous considérons comme le cœur de l'identité occidentale, certains auteurs le résumeraient sous le vocable de libéralisme. On entend ici l'idée de libéralisme au sens très large du terme, car comme le souligne Micheal Doyle, il n'existe pas de portrait canonique de ce qu'est le libéralisme, mais plutôt un certain consensus autour de propriétés de bases.⁹⁴ Dans un article s'intéressant au lien entre le libéralisme et les relations internationales, Tim Dunne souligne que les valeurs libérales sont implantées depuis longtemps en Europe et en Amérique du Nord. En s'inspirant des écrits de Doyle, il définit plus loin ces valeurs libérales comme étant l'égalité juridique des citoyens, la présence d'une assemblée législative, le droit à la propriété

⁹² Hentsch, *op. cit.*, p. x.

⁹³ Wallerstein, *op. cit.*, p. xiv.

⁹⁴ Doyle, Michael W., « Liberalism and world politics », *American political science review*, vol. 80, no. 4, décembre 1986, p. 1152.

privée et le marché comme le meilleur mécanisme pour réguler l'économie.⁹⁵ Cette perception du libéralisme est très près de la définition des symboles que nous avons exposée antérieurement, c'est-à-dire comme étant plus ou moins consensuels et sans définition très précise. Du moment que l'on traite du phénomène dans un cadre général, la majorité s'entend, mais dès qu'on s'intéresse à des problèmes particuliers, les différences d'interprétation commencent à poindre à l'horizon.

En somme, le libéralisme défini comme l'amalgame des droits individuels, de la démocratie et de l'économie de marché, constitue le noyau dur de l'univers symbolique autour duquel se consolide et se manifeste l'identité occidentale. Il constitue la fondation conceptuelle du traitement par les individus occidentaux du monde qui les entoure.

Il serait possible de soulever que l'identité occidentale telle que nous venons de la définir ne correspond pas entièrement aux univers symboliques conçus par Berger et Luckmann. Car, on n'y retrouve pas la totalité des règles de conduites présentes à l'intérieur des sociétés occidentales. D'un point de vue purement pratique, il serait impossible de produire une telle définition exhaustive, ne serait-ce que pour une seule des sociétés faisant partie de l'Occident. Le concept d'univers symbolique s'apparente davantage à l'idéal type de Weber qu'à un véritable concept appliqué. Néanmoins, nous croyons que les éléments identifiés correspondent assez justement

⁹⁵ Dunne, Tim, « Liberalism », Chap. in Baylis, John et Steve, Smith (dir.), *The globalization of world politics*, Oxford, Oxford University press, 2001, p. 186.

au « noyau dur » de cet univers, c'est-à-dire, aux valeurs et symboles au centre de l'univers symbolique qui sont communs à la grande majorité des individus composant les sociétés occidentales. De ces trois éléments, démocratie, droits individuels et économie de marché, il est possible de décliner d'une manière ou d'une autre la vaste majorité des institutions qui nous entourent. Du point de vue des idées, et du regard sur l'autre, l'influence qu'ont eu et ont toujours ces trois concepts est incontestable.

CHAPITRE III LA REPRÉSENTATION DE LA CHINE ET SES TRACES

Au sein du chapitre précédent, nous avons vu comment l'identité occidentale s'est formée par le biais de la comparaison avec les autres. C'est-à-dire que l'Occident a renforcé son image de lui-même en examinant, à partir de ses valeurs propres, la situation chez les autres. L'objectif de ce chapitre sera de faire ressortir la représentation de la Chine via les traces du procédé d'identification occidental. En ce sens, nous allons relever l'importance de nos trois concepts clés (la démocratie, l'économie de marché, et les droits individuels) à l'intérieur de textes sélectionnés traitant des relations sino-américaines.

Il ne faut pas concevoir l'identité comme un point précis ou une coordonnée sur une échelle. Il s'agit plutôt d'un spectre à l'intérieur duquel on retrouve des variations sur un même thème. Les auteurs pessimistes et optimistes sont chacun d'entre eux l'une des limites de l'identité occidentales. Il y a entre les deux plusieurs consensus sur les points fondamentaux, mais désaccord sur d'autres.

Le chapitre sera subdivisé en deux sections, l'une s'intéressant au courant pessimiste et l'autre à l'optimiste. Pour les pessimistes, la section sera scindée en deux parties. La première résumera les textes de Friedman, et la dernière fera ressortir en détail la

place occupée par la représentation de la Chine et chacun des concepts clés. En ce qui concerne les optimistes, comme il est question de deux auteurs différents, chacun d'entre eux auront leur section semblable à celle de Friedman. En dernier lieu à partir de la comparaison entre les deux courants, il sera alors possible de dégager la part consensuelle de l'identité occidentale de celle qui laisse davantage place aux débats.

3.1 Les pessimistes : Edward Friedman

Nous avons sélectionné Edward Friedman pour illustrer le courant pessimiste parce que l'analyse qu'il fait de la Chine correspond à quelques détails près aux éléments identifiés par Friedberg. Mais avant de se lancer dans l'analyse des écrits de Friedman, voici quelques notes biographiques à son sujet.

Edward Friedman a reçu son diplôme en science politique de l'Université Harvard en 1968.⁹⁶ Il est actuellement professeur de sciences politique à l'Université du Wisconsin où il détient, depuis 1999, la chaire d'étude Hawkins et dirige le Centre des études est-asiatiques. M. Friedman est l'auteur de nombreux ouvrages traitant de la Chine en plus de siéger sur les comités éditoriaux des périodiques *China Perspectives*, *Journal of Contemporary China*, *The American Asian Review*, et *Pacific Affairs*. Ses champs d'intérêt sont notamment : l'économie politique

⁹⁶ The Munk Centre of International Studies, « Edward Friedman », [en ligne], <http://www.chass.utoronto.ca/crosstalk/efriedman.htm>. Consulté le 4 mars 2010.

internationale, la démocratisation, la politique chinoise et les études comparatives de la transition au sein d'États léninistes.⁹⁷

3.1.1 Résumé des textes

À l'intérieur du corpus littéraire de Friedman, deux chapitres ont retenu notre attention. Ces deux textes traitent sensiblement du même sujet de façon complémentaire. Dans le premier texte, Friedman tourne son regard surtout vers l'intérieur de la Chine. C'est-à-dire qu'il s'intéresse au processus de création de la nation chinoise et de ses conséquences. Au sein du deuxième texte, le nationalisme chinois demeure important, mais l'enjeu se situe maintenant au niveau de la Chine et de ses relations étrangères. Les caractéristiques du premier chapitre se voient alors mises en comparaison avec d'autres pays, particulièrement le Japon, ce qui permet de faire ressortir encore davantage la représentation de la Chine au sein des écrits de Friedman.

3.1.1.1 « Still building the nation »

Dans ce chapitre, Edward Friedman s'intéresse à la formation de la nation chinoise. S'il a décidé d'intituler son texte, *Still building the nation*, c'est parce qu'à son avis,

⁹⁷ Friedman, Edward et Barrett L., McCormick (dir.), *What if China doesnt democratize?*, *op.cit.*, p. 343

la Chine n'a jamais réussi à se doter d'un concept de nation moderne. C'est-à-dire que pour diverses raisons, depuis le début du XXe siècle, la Chine est enfermée dans un stade pré-moderne de son développement national.

Friedman invoque plusieurs facteurs pour expliquer cette situation. L'invasion japonaise des années 1930 est arrivée à un moment crucial de l'évolution chinoise et par la suite a servi de point rassemblement pour l'ensemble des Chinois. La faiblesse de l'État chinois n'a pas permis la consolidation d'une identité forte chez les concitoyens de la Chine. Ce vide a été comblé par un sentiment dirigé vers un agresseur extérieur, le Japon.

Les échecs des réformes de l'ère Mao ont laissé en héritage un État central faible et dépourvu de légitimité. Lorsque Mao pris le pouvoir, au lieu de mettre en place un système institutionnel à la grandeur de la Chine, il fit plutôt le choix de dévoluer plusieurs fonctions gouvernementales aux autorités locales, renforçant ainsi le niveau provincial au détriment du national. Depuis, cette décentralisation n'a fait que croître avec les réformes économiques rendant ainsi la tâche des autorités centrales en matière d'unité nationale encore plus ardue.⁹⁸ Le rôle joué par la faiblesse de l'État central prend son importance quand l'on considère la diversité au sein de la Chine. Friedman illustre ceci en démontrant les attitudes distinctes entre le Sud commercial centré sur Shanghai, le Nord nationaliste gravitant autour de Beijing et la région intérieure de Chengdu, encore plus fervente que le Nord. Au cours de la crise du

⁹⁸ Friedman, Edward, « Still building the nation », *op. cit.*, p. 118-119.

bombardement de l'ambassade chinoise en Serbie par les forces de l'OTAN, chacune de ces trois régions a eu une réponse propre, allant de modérée en passant par la colère, jusqu'à l'attaque du Consul américain local⁹⁹.

Pour Friedman, l'ultime conséquence de ce nationalisme chauvin est de faire de la Chine une bombe à retardement qui peut faire exploser l'équilibre mondial d'un moment à l'autre. Le pivot de son argumentation se situe dans la manipulation de l'histoire et de l'information par un lobby militariste conservateur ultranationaliste. Mal informés, les Chinois sont alors poussés dans un cycle de haine envers les étrangers qui ne va qu'en s'accroissant.

3.1.1.2 « Preventing war between China and Japan »

Cet article aurait très bien pu paraître à la suite du premier et se présenter comme la démonstration sur la scène internationale des arguments précédents. Le texte s'intéresse à l'attitude internationale de la Chine. Friedman y défend la thèse qu'avec la structure politique actuelle, la Chine risque de déclencher un conflit armé avec un autre État, fort probablement le Japon.¹⁰⁰

Friedman construit son article autour de trois éléments. Tout d'abord, il expose le fonctionnement du nationalisme chinois et son importance pour les autorités

⁹⁹ *Ibid.*, p. 109-110.

¹⁰⁰ Friedman, Edward, « Preventing war between China and Japan », Chap. in , Friedman, Edward et Barrett L., McCormick (dir.), *What if China doesn't democratize ?*, Armonk, M.E. Sharpe, 2000, p. 99.

communistes en place. Deuxièmement, il fait ressortir les effets du caractère autoritaire de ce nationalisme et comment la situation serait différente sous un régime démocratique. En dernier lieu, il insiste sur l'importance que l'on doit accorder à cette situation et comment il pourrait être possible de prévenir qu'elle s'envenime davantage.

Selon Friedman, pendant la majeure partie de l'histoire de la République populaire de Chine, les groupes au pouvoir ont encouragé le développement d'un sentiment antinippon en brandissant la crainte d'un retour du militarisme au Japon.¹⁰¹ Malgré le fait que le Japon soit l'un des principaux États soutenant l'effort de croissance économique en Chine, ce sentiment d'indignation face à son voisin constitue encore aujourd'hui l'une des pierres angulaires de la légitimité du PCC.¹⁰²

À première vue, il semble plutôt irrationnel de continuellement critiquer et parfois insulter son principal partenaire commercial. Si les groupes à la tête de la Chine adoptent une telle politique face au Japon, c'est pour combler un déficit de légitimité sans cesse croissant. Depuis l'ère des réformes entamées au cours des années 1980, l'idéologie marxiste léniniste a perdu l'essentiel de sa capacité à justifier la dictature communiste. Le PCC s'est alors présenté comme le défenseur de l'intérêt de la nation chinoise. Le meilleur moyen pour y arriver est de détourner l'attention de la

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁰² *Ibid.*, p. 102.

population vers l'extérieur et stimuler un sentiment xénophobe face aux étrangers et surtout les Japonais.¹⁰³

La structure autoritaire du système politique chinois permet aux autorités centrales et groupes d'influences conservatrices d'atteindre leur objectif. Grâce à l'autoritarisme, ils ont pu déformer la compréhension de la population chinoise de leur histoire, de la situation actuelle et du point de vue japonais.¹⁰⁴ À en croire l'auteur, cette situation est en très grande partie due à l'absence d'un débat ouvert et démocratique sur les propositions nationalistes faites par les gens au pouvoir.¹⁰⁵ Si la Chine était munie d'un système démocratique, des échanges entre les diverses parties pourraient émerger un discours beaucoup plus modéré et moins conflictuel envers les autres États, dont le Japon.¹⁰⁶ En somme, si c'est le nationalisme qui constitue le principal facteur d'instabilité, à la source de celui-ci, on retrouve l'autoritarisme d'une élite politique en manque de légitimité qui a peur de s'exposer à la critique accompagnant tout échange démocratique.

Friedman conclut son article en nous mettant en garde face à une certaine complaisance envers la Chine présente chez plusieurs de ses collègues. Contrairement à ces derniers, il ne croit pas que la seule croissance économique soit nécessaire pour neutraliser les effets du nationalisme. Au contraire, les succès économiques sont

¹⁰³ *Ibid.*, p. 106.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.114.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 115.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 109-110.

souvent accompagnés d'arrogance, ce qui ne peut qu'envenimer la situation entre la Chine et ses voisins.¹⁰⁷ Pour éviter ce scénario, Friedman propose une politique d'engagement prudente avec la Chine. C'est-à-dire continuer à entrer en dialogue avec la Chine et à la faire participer au sein d'organisations internationales, tout en restant sur ses gardes et en n'acquiesçant pas à toutes les demandes de la Chine. Mais la véritable solution ne peut que venir de la Chine et sans des réformes politiques en direction d'une plus grande ouverture, la tactique d'engagement vigilant comportera toujours sa part de risque.¹⁰⁸

3.1.2 La représentation de la Chine et les marqueurs de l'identité occidentale

Parmi les auteurs, il est difficile de trouver plus pessimiste que Friedman en matière de guerre et des relations étrangères de la Chine. Sur ce point, il ne verse pas dans la nuance. D'ailleurs, il est particulièrement frappant qu'il débute ses deux chapitres en affirmant dès la première phrase la menace que représente la Chine : « Le nationalisme chinois pourrait déclencher une guerre majeure. »¹⁰⁹ « Si la Chine ne se démocratise pas, l'hostilité de Beijing envers Tokyo pourrait faciliter une guerre au cours du XXIe siècle. »¹¹⁰ À partir de ces deux phrases seulement, il est possible de

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 122.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.124.

¹⁰⁹ Friedman, Edward, « Still building the nation », *op. cit.*, p. 99.

¹¹⁰ Friedman, Edward, « Preventing war between China and Japan », *op. cit.*, p. 99.

dégager l'essentiel de la représentation de la Chine offerte par les écrits de Friedman, soit celle d'une Chine non-démocratique qui s'appuie sur un nationalisme autoritaire.

Si l'on doit caractériser Friedman, il se situerait dans la veine des penseurs libéraux-démocrates. Bien qu'il ne l'écrive pas directement, il est assez clair que Friedman accorde un certain fondement à la thèse de la paix démocratique. Il ne va pas jusqu'à avancer qu'une Chine démocratique ne poserait pas de menace pour ses voisins, il croit néanmoins que sans elle, la certitude que la Chine le soit est quasi complète. La démocratie représente donc le cœur de sa conception de la société.

Friedman fait référence à l'idée de démocratie dans un sens très large. Il n'y fait jamais directement référence dans un sens « commun », c'est-à-dire axé sur l'élection des élites dirigeantes, cet aspect est sous-entendu. L'auteur fait surtout ressortir les dimensions liées aux droits individuels, particulièrement la liberté d'expression, qui doit nécessairement accompagner tout régime réellement démocratique. Par exemple, lorsqu'il invoque la possibilité de démocratie en Chine, le point principal qui modifierait la situation actuelle serait la présence d'échanges libres entre l'ensemble des points de vue et ainsi produire des positions plus modérées. En ce sens, concernant la négation des visées irrédentistes du pouvoir chinois, Friedman écrit : « Si la Chine était démocratique, il pourrait y avoir des voix dans un débat qui porterait l'attention sur les millénaires de guerres d'incorporation et d'expansion chinoise. [...] La dictature empêche ces faits énormes de pénétrer le discours

politique chinois. »¹¹¹ La démocratie est à la fois chose politique, en permettant le discours, mais aussi sociale, afin que les gens aient la possibilité de s'exprimer librement. Il faut tout de même souligner que Friedman n'affirme pas l'absence totale de liberté d'expression, les Chinois peuvent tenir un discours modéré à contre-courant du nationalisme, mais cela est fortement mal vu et déconseillé : « Le pouvoir du récent chauvinisme a virtuellement, à tout le moins temporairement, mis sous silence ceux qui ne détestent pas ou les ouverts d'esprits. »¹¹² Un peu plus loin il ajoute : « Questionner l'aspect chauviniste dangereux [du nationalisme] est perçu comme si l'on souhaitait voir la Chine divisée, désorganisée, en déclin, souffrante, et faible. »¹¹³

Friedman est conscient que son interprétation de la société chinoise ne fait pas l'unanimité, surtout en ce qui concerne le rôle de la croissance économique. Il reconnaît que l'économie joue un rôle à contre sens du nationalisme en matière de politique étrangère.¹¹⁴ Mais selon lui, le nationalisme gagne du terrain et un jour pourrait surpasser l'impératif du développement sur la liste des priorités du PCC. Par exemple, il cite le cas de la région de Shanghai qui historiquement a toujours été plus modérée que le reste de la Chine et a toujours accordé plus d'importance à l'économie. Pourtant, dans les dernières années, le nationalisme chauvin, surtout

¹¹¹ *Ibid.*, p. 109-110.

¹¹² Friedman, Edward, « Still building the nation », *op. cit.*, p. 104.

¹¹³ *Ibid.*, p. 119.

¹¹⁴ Friedman, Edward, « Preventing war between China and Japan », *op. cit.*, p. 120.

caractéristique du Nord, a commencé à trouver racine dans les régions australes.¹¹⁵ Conséquemment, il rejette la thèse de l'interdépendance économique. Il croit même que les succès des réformes économiques au lieu d'inhiber des tendances guerrières, peuvent servir de canalisateur à ces dernières en stimulant l'arrogance. Friedman positionne l'économie et le nationalisme sur deux pôles opposés : la raison et l'émotion. La situation des autorités chinoises nous est présentée comme un dilemme constant entre extrêmes. La raison conduisant à la paix et les émotions menant à la guerre. En concordance avec ce scénario, l'économie est davantage du domaine de la raison : « Mais sans aucun doute, une Chine rationnelle a besoin de la paix. Les intérêts d'une économie forte devraient rendre la guerre impossible. »¹¹⁶ Alors que le nationalisme se situe dans le registre émotionnel. Pour Friedman, les émotions risquent de l'emporter sur la raison : « Une telle passion ne va pas être éliminée par les succès économiques, l'engagement économique seul ne va pas apporter la paix. »¹¹⁷

Friedman nous peint le portrait d'une Chine autoritaire soumise à des passions ultranationalistes chauvines. Pour renforcer cette image, l'auteur place la Chine en comparaison avec un autre. Tout dépendant d'à partir de quel modèle la Chine est évaluée, l'auteur veut faire ressortir un aspect de la situation chinoise. Pour Friedman,

¹¹⁵ Friedman, Edward, « Still building the nation », *op. cit.*, p. 121

¹¹⁶ Friedman, Edward, « Preventing war between China and Japan », *op. cit.*, p. 107.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 120.

le nationalisme en Chine possède deux caractéristiques primaires, le chauvinisme et l'autoritarisme.

Friedman aurait très bien pu nommer son article, « *Preventing war between China and [democratic] Japan* ». L'aspect crucial que veut mettre en lumière l'auteur est le caractère autoritaire du nationalisme chinois. Pour ce faire, le nationalisme autoritaire chinois est placé en opposition au Japon démocratique. Friedman insiste sur l'effet de l'autoritarisme chinois sur les relations entre le Japon pacifiste et la Chine intransigeante : « Peu importe ce que le Japon démocratique a fait, la Chine intensifie la propagande à propos du Japon comme un monstre. »¹¹⁸ Plus tard dans l'article, Friedman ajoute : « Le manque de démocratie contribue à rendre les Chinois aveugles face à leur propre histoire, l'expérience complexe du Japon face à la Chine, et à la réalité d'un Japon, indépendant, démocratique et pacifiste. »¹¹⁹ L'absence d'une volonté réconciliatrice de la part des Chinois renforce l'image autoritaire de la Chine. Afin de s'assurer que le couple formé par l'autoritarisme et la rancœur face à la Deuxième Guerre mondiale soit indissociable, l'auteur nous parle de la Corée du Sud et du Japon : « La Corée du Sud, qui a souffert beaucoup plus et plus longtemps du militarisme impérial japonais, s'est réconciliée avec le Japon et a convenu de passer outre le passé et de construire ensemble un avenir meilleur. »¹²⁰ Avec cet exemple, la capacité à faire la paix n'est pas liée à l'atrocité des souffrances subies, mais à la

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 102.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 114.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 112.

structure politique de l'État. En insistant sur la rancœur issue de l'autoritarisme, cela présente la Chine comme étant immobile, incapable de changer, à moins d'adopter un système démocratique. La Corée du Sud et le Japon ne sont généralement pas considérés comme faisant partie de l'Occident, mais ce qui est primordial ici ce n'est pas tant ces deux pays en tant que tels, mais leur capacité à émuler un des aspects cruciaux de l'Occident : la démocratie.

En ce qui concerne « *Still building the nation* », la comparaison qu'établit Friedman n'est pas aussi directe qu'au sein de l'article précédent. L'objectif et les limites ne sont pas les mêmes. « *Preventing war between China and Japan* » avait une portée davantage internationale, alors que l'article qui nous intéresse présentement concerne presque exclusivement le contexte interne à la Chine. L'intention de Friedman est d'y présenter les causes domestiques du chauvinisme chinois. De ce point de vue, la Chine n'est pas confrontée ouvertement à un autre État. Cependant, il fait une évaluation des institutions politiques de la Chine, comme nous l'avons souligné au sein du chapitre précédant, afin de pouvoir les « mesurer » Friedman doit disposer d'un certain étalon, c'est-à-dire un point de référence à partir duquel il peut établir son impression. Ce point de départ est son identité. Dans cet article, il évalue la Chine à partir de l'Occident. L'auteur juge que l'échec des réformes maoïstes à produire un État moderne est à l'origine du nationalisme chauvin actuel.¹²¹ Friedman donne très peu de détail quant à savoir en quoi consiste exactement un État « moderne ».

¹²¹ Friedman, Edward, « *Still building the nation* », *op. cit.*, p. 126.

Néanmoins, compte tenu de l'importance qu'il accorde à la démocratie et la liberté d'expression qui doit l'accompagner, on peut croire que ces deux caractéristiques en font partie. Il affirme en outre chose qu'une Chine démocratique aurait une politique étrangère différente, moins belliqueuse.¹²²

En somme, l'image de la Chine transmise par les écrits de Friedman est centrée autour de l'absence de démocratie et de la manipulation des opinions de la population entraînée par cette absence. Les réformes économiques ne jouent qu'un rôle marginal dans sa représentation de la Chine, dans tous les cas, les effets qu'elles pourraient avoir restent soumis à l'autoritarisme. La Chine est donc perçue comme un élève ayant échoué la partie la plus importante de la leçon. Les succès obtenus dans les domaines économiques, pourraient bien être renversés par les échecs des milieux politiques et sociaux.

3.2 Les optimistes : Johnston et Zhao

Les auteurs que l'on pourrait associer au courant optimiste sont plus éclectiques que ne le sont ceux du courant pessimiste. Pour en partie refléter cette diversité, nous avons choisi d'aborder deux auteurs plutôt qu'un seul.

¹²² *Ibid.*, p. 107.

3.2.1 Alastair Iain Johnston

Le texte de Johnston est moins pragmatique que ceux écrits par Friedman. Il n'avait pas comme objectif unique de démontrer la nature du comportement chinois sur la scène internationale. Johnston voulait également explorer la validité des arguments entourant la dichotomie des États révisionnistes ou « du statu quo ». Par conséquent, il ne donne pas autant de détails concrets qu'a pu le faire Friedman. Ceci étant dit, la nature davantage théorique du texte n'empêche pas d'y dégager les traces de l'identité occidentale.

3.2.1.1 *Is China a status quo power ?*

Dans la même lignée qu'avec l'Union soviétique au cours de la Guerre froide, Johnston s'interroge si l'on doit considérer la Chine comme une puissance révisionniste ou en faveur du statu quo. C'est-à-dire qu'il examine les arguments en faveur et défaveur de la position où la Chine se veut insatisfaite de l'ordre international et agissant dans le but de le changer.¹²³ Contrairement à la perception commune, Johnston ne croit pas que la Chine soit une puissance révisionniste.

Pour exposer sa position, il se penche d'abord sur qu'est-ce qu'un « État révisionniste » ? De façon générale, les États du statu quo sont ceux qui ont participé

¹²³ Johnston, Alastair Iain, « Is China a status quo power ? », *International Security*, vol. 27, no. 4, printemps 2003, p. 6.

à la conception des « règles du jeu » et en profitent. Alors que les États révisionnistes sont ceux qui expriment une insatisfaction générale par rapport à leur position dans le système international.¹²⁴ Étrangement, compte tenu de l'importance du concept pour la théorie des relations internationales, Johnston remarque qu'il existe peu de travaux théoriques sur ce concept qui permettent de déterminer avec exactitude ce qui distingue un État révisionniste d'un autre défendant le statu quo¹²⁵.

Pour combler cette lacune, Johnston nous propose un ensemble de cinq indicateurs qui permettent de déterminer avec plus de précision si la Chine est effectivement révisionniste ou non. Le premier indicateur est celui de la participation internationale. L'idée derrière celui-ci est qu'un État révisionniste ne s'impliquerait pas au niveau des institutions internationales. À ce niveau depuis les années 1980, la Chine a sensiblement augmenté son adhésion à des institutions internationales, ce qui ne milite pas en faveur d'une attitude réformatrice.¹²⁶

Le deuxième indicateur se veut une réponse à cette situation, car il s'agit d'observer si une fois membre d'un organisme, l'État en question répond aux règles, normes et objectifs de l'institution. Johnston identifie cinq normes internationales que les États devraient normalement respecter : la souveraineté, le libre marché, la non-prolifération et le contrôle des armes, le droit à l'auto-détermination et les droits de

¹²⁴ *Ibid.*, p. 9.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 12.

l'homme.¹²⁷ À partir de ces dernières, il est difficile de tirer une conclusion claire. Car il n'existe pas de consensus précis sur la nature exacte du contenu des normes. Cette situation crée parfois des tensions entre les différentes conventions. La Chine fait mieux sur certains points, comme la souveraineté et le libre marché, et moins bien par rapport à d'autres, il est indéniable que le gouvernement chinois viole sur une base régulière les droits de l'homme sur son territoire. Tout de même, la conformité avec les normes internationales semble s'améliorer par rapport au passé.¹²⁸

Le troisième point soulevé par Johnston est « l'attitude par rapport aux règles du jeu ». C'est-à-dire qu'un État peut participer aux institutions internationales, et se conformer aux normes qui les régissent, mais adopter un comportement pour modifier ou bloquer les règles du jeu en sa faveur. Comme pour l'indicateur précédent, il n'est pas possible de dégager une réponse nette, l'attitude de la Chine est mitigée en cette matière. À sa défense, celle de la plupart des autres États l'est tout autant, donc la Chine ne peut être qualifiée de révisionniste sur cette base.¹²⁹

Les deux derniers indicateurs ont trait à la puissance matérielle d'un État, particulièrement militaire, et la volonté de vouloir modifier l'équilibre mondial de la distribution de la puissance. Le cas de Taïwan et sa relation avec les États-Unis semblent militer en faveur d'une attitude révisionniste de la part de la Chine continentale, mais il s'agit plutôt d'une exception que de la règle en ce qui concerne

¹²⁷ *Ibid.*, p.14.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 20.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 22-25.

la diplomatie chinoise.¹³⁰ Johnston affirme qu'il n'existe pas de preuve empirique suffisante qui soutient la thèse où la Chine agit de façon claire pour refaçonner l'équilibre des puissances actuelles. Mais, il ne va pas jusqu'à affirmer que cette volonté est totalement absente.¹³¹

Johnston conclut son article en affirmant que les deux principaux facteurs soutenant la thèse du révisionnisme chinois sont absents. La Chine est fortement intégrée et coopère avec la communauté internationale, de plus aucune preuve substantielle ne démontre que les autorités chinoises ont l'intention de redéfinir l'équilibre des forces mondiales au détriment des États-Unis, et en faveur de leur position. L'auteur nuance tout de même que deux incidents pourraient venir transformer cette situation. Il est possible que la Chine adopte une attitude révisionniste dans le cas d'instabilités sociales internes qui mèneraient à l'adoption de politique en défaveur des intérêts économiques et du statu quo en place.¹³²

Johnston invoque aussi le scénario de l'intensification des dynamiques liées au dilemme de sécurité entre la Chine et les États-Unis. Car les actions de l'un peuvent être mal interprétées par l'autre menant à l'envenimement des relations entre les deux. La prise en considération de cette dynamique par les dirigeants des deux côtés peut contribuer à relever le risque de conflit.¹³³ Il est donc important de prendre de

¹³⁰ *Ibid.*, p. 48-49.

¹³¹ *Ibid.*, p. 49.

¹³² *Ibid.*, p. 49-50.

¹³³ *Ibid.*, p. 54.

conscience de l'interprétation de ses actions par son vis-à-vis et de rester vigilant pour empêcher la détérioration du dilemme de sécurité entre la Chine et les États-Unis.¹³⁴

3.2.1.2 La représentation de la Chine et les marqueurs de l'identité occidentale

Friedman et Johnston procèdent de façon très différente pour illustrer leur point. Friedman utilise une approche davantage affirmative, c'est-à-dire qu'il expose sa position par des faits concrets. Friedman propose une argumentation sans équivoque. Il porte un jugement de valeur sur le régime politique chinois et ne s'en cache pas. Il est alors beaucoup plus aisé de dégager la représentation de la Chine présente chez cet auteur. Johnston nous présente un texte davantage théorique où il expose arguments et contre-arguments. S'il prend néanmoins position, il le fait de manière beaucoup moins tranchée. La représentation de la Chine est moins marquée, mais il est tout de même possible de la dégager.

Si Friedman appartenait à la famille des libéraux-démocrates, Johnston se situe davantage dans celle du libéralisme institutionnel. C'est-à-dire que Johnston n'évalue plus la Chine à partir de l'absence ou présence de démocratie, mais plutôt sur son implication au sein des institutions internationales et de ces intérêts économiques. Johnston tire des conclusions inverses de celle de Friedman. Si le second interprétait en les actions de la Chine en majeure partie d'un point de vue émotionnel et

¹³⁴ *Ibid.*, p.55-56.

nationaliste, Johnston favorise l'aspect rationnel et économique de la situation chinoise.

Par exemple, l'une des pierres angulaires de l'argumentation de Friedman était que la légitimité des autorités est issue du discours nationaliste chauvin. Chez Johnston, cet aspect est totalement absent. Pour ce dernier, la légitimité du PCC provient en majeure partie de la croissance économique et de l'intégration à la communauté internationale.¹³⁵ L'attitude de confrontation présentée par Friedman devient donc un obstacle à la légitimité chez Johnston, puisqu'un comportement agressif et déstabilisateur envers les autres États viendrait mettre en péril les succès économiques qui soutiennent le parti en place. Tout comme chez Friedman, où sa vision se cristallisait autour de l'autoritarisme, l'ensemble de la représentation de la Chine chez Johnston est construit autour de cette volonté de croissance économique et donc de conformité internationale.

Des trois caractéristiques de l'identité occidentale que nous avons identifiées, les droits individuels en sont un peu le parent pauvre, car ils sont souvent arrimés à l'une des deux autres dominant le discours de l'auteur. Friedman les amalgamait avec la démocratie, alors que Johnston les associe surtout aux effets de l'implantation de l'économie de marché. La position qu'il adopte face aux droits de l'homme en Chine est quelque peu ambiguë. D'une part, il reconnaît que la critique adressée à la Chine par les ONG et les démocraties libérales en termes de violations de ces droits sont

¹³⁵ *Ibid.*, p. 17.

justes.¹³⁶ Mais il relativise le non-respect des droits de l'homme par les autorités chinoises. Premièrement, il souligne qu'en cette matière, la Chine se situe bel et bien en dehors de la norme internationale, mais de très peu. La deuxième façon est d'invoquer la différence des standards. Quand les États-Unis mesurent le comportement de la Chine en utilisant le standard des libertés politiques et civiles, la Chine répond en invoquant les droits sociaux collectifs et économiques.¹³⁷ De ce point de vue, elle peut argumenter qu'avec la croissance économique des dernières années, les droits socioéconomiques ont progressé, à tout le moins pour une partie de la population.

Chez Johnston, la démocratie, ou son absence, occupe une place tout aussi importante que l'économie pouvait le faire au sein des écrits de Friedman, c'est-à-dire plutôt marginale. Johnston reconnaît son effet potentiel, mais préfère accorder préséance aux impératifs de l'implantation de l'économie de marché. Il soulève tout de même que l'attitude internationale de la Chine et jusqu'à un certain point la stabilité interne à plus ou moins long terme : « [...] va dépendre de l'incorporation de politiques libérales, au niveau domestique et étranger, au sein du processus politique. »¹³⁸ En somme avec ce passage, Johnston nous souligne que l'implantation d'une économie de marché sans politiques libérales peut avoir des effets déstabilisateurs dus aux iniquités produites par ces réformes. Malgré ce point, si l'on tient compte de la

¹³⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹³⁷ *Idem.*

¹³⁸ *Ibid.*, p. 50.

disparité entre les arguments ayant trait au système politique et ceux aux réformes économiques, il est assez clair que Johnston propose une représentation de la Chine basée en majorité sur l'adoption de l'économie de marché.

En dernier lieu, Johnston adopte une position complètement inverse à celle de Friedman. Dans la phraséologie du premier, Friedman met de l'avant une représentation d'une Chine révisionniste à cause de son déficit de légitimité interne. Alors que Johnston défend la thèse inverse à cause de la consolidation du PCC par la croissance économique et la hausse potentiel du niveau de vie des Chinois. Il est tout de même intéressant de relever que Friedman affirme soutenir un point de vue : [...] « en contrariété avec le thème dominant au sein de la littérature professionnelle où le nationalisme chinois n'est pas inquiétant, et où les impératifs économiques contrôlent les passions patriotiques. »¹³⁹ Et qu'à son tour, Johnston qualifie la position inverse à la sienne de « [...] caractérisation commune de la Chine qui est insatisfaite et révisionniste [...] ». ¹⁴⁰ Les deux auteurs dépeignent l'argumentation de l'autre comme étant le consensus général et avancent défendre une position marginale par rapport au corpus littéraire du champ d'études. Peut-être faut-il voir dans cette situation ces deux auteurs comme se situant chacun à un extrême respectif du spectre optimiste-pessimiste.

¹³⁹ Friedman, Edward, « Still building the nation », *op. cit.*, p. 103.

¹⁴⁰ Johnston, *op. cit.*, p. 6.

3.2.2 Suisheng Zhao

Suisheng Zhao est un auteur entre deux mondes. Il est né en Chine, mais a complété ces études en Occident et c'est à cet endroit qu'il y travaille. Cette situation mitoyenne lui donne une perspective légèrement différente de celle des auteurs dont il a été question auparavant.

3.2.2.1 *The international orientations of chinese nationalism*

Ce texte de Suisheng Zhao constitue le dernier chapitre du livre : *A nation-state by construction*.¹⁴¹ Il est en très grande partie inspiré d'un article publié quelques années plus tôt sous le nom de *Chinese nationalism and its international orientations*.¹⁴² À la différence du second, Zhao y aborde différents évènements internationaux qui viennent étayer sa thèse.

Tout comme Friedman, Zhao accorde une grande importance au nationalisme en sol chinois. Par contre, il ne croit pas que ce phénomène soit orienté vers l'extérieur du pays et n'en fasse une menace pour l'équilibre international.¹⁴³ Le nationalisme chinois est destiné à des fins intérieures seulement, et contrôlé de manière à ne pas

¹⁴¹ Zhao, Suisheng, *A nation-State by construction*, Stanford : Stanford University Press, 2004, p. 248-290.

¹⁴² Zhao, « Chinese nationalism and its international orientations », *Political science quarterly*, vol. 115, no. 1, printemps 2000, p. 1-33.

¹⁴³ Zhao, *A nation-State by construction*, op. cit., p. 288.

nuire aux intérêts internationaux de la Chine, soit favoriser le commerce étranger, en particulier avec les États-Unis.

Zhao identifie trois grands courants qui influencent le nationalisme en Chine : le nativisme, l'anti-traditionalisme et le pragmatisme. Essentiellement, on peut résumer ces trois courants comme suit : le rejet de toutes influences extérieures, le rejet de l'héritage traditionnel au profit de connaissances extérieures, et finalement, une acceptation à la pièce des façons de faire étrangères selon les besoins locaux. Chacun de ces courants est caractérisé par une attitude face aux autres nations. Les nativistes sont hypersensibles face à toutes ingérences possibles au sein des affaires chinoises et adoptent une position de confrontation envers les autres États. À l'inverse, les anti-traditionalistes prônent une attitude d'accommodement envers les pays étrangers. Tentant d'obtenir le meilleur des deux mondes, les pragmatiques essaient plutôt de s'adapter à un environnement international changeant. De ces trois courants, Friedman aurait tendance à favoriser les nativistes qui préconisent une politique étrangère plus agressive. Pour Zhao, ce sont les pragmatiques qui dirigent le pays depuis l'adoption des réformes économiques vers l'économie de marché.¹⁴⁴

De façon concrète, les politiques pragmatiques sur la scène internationale signifient une double attitude : un discours nationaliste ferme à l'intérieur du pays et des actions prudentes à l'égard des autres nations.¹⁴⁵ Pour appuyer sa thèse, Zhao nous donne

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 262.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 265.

plusieurs exemples d'évènements internationaux où les autorités chinoises ont su agir en fonction de ces doubles objectifs. Entre autres, il traite du bombardement de l'ambassade chinoise en Serbie par les forces de l'OTAN lors du conflit au Kosovo. Immédiatement à la suite des évènements, a surgi en Chine un discours très agressif envers les États-Unis. Tolérant ces démonstrations nationalistes à la maison, le PCC ne s'est pas laissé emporté et n'a pas posé de gestes d'éclats. Les manifestations et la couverture médiatique se sont résorbées d'elles-mêmes. Un mois plus tard, la Chine et les États-Unis signaient un traité concernant les conditions d'entrées de la Chine au sein de l'OMC. Le PCC a su contenter les nationalistes internes sans y sacrifier ses relations externes.¹⁴⁶

En ce qui concerne la légitimité du Parti communiste, Zhao adopte une position légèrement différente de celle de Johnston et Friedman où nationalisme et croissance économique sont presque mutuellement exclusifs. Le pragmatisme mis de l'avant par le PCC permet de faire une pierre deux coups. Il peut maintenir sa prétention nationaliste de meilleur défenseur de l'intérêt de la nation chinoise sans trop déplaire aux nativistes en acceptant les réformes économiques. En somme, le PCC bénéficie donc de la légitimité nationaliste, privilégié par Friedman et de l'augmentation du niveau de vie, favorisée par Johnston.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p.268-269.

3.2.2.2 La représentation de la Chine et les marqueurs de l'identité occidentale

Si l'on devait placer les trois auteurs que nous avons sélectionnés sur une échelle allant du plus pessimiste au plus optimiste, Zhao se situerait probablement au centre de Friedman et Johnston. Bien que sa position soit distincte des deux autres, il partage avec chacun d'entre eux des éléments clés. Tout comme Friedman, il croit que le nationalisme en Chine joue un très important pour légitimer le régime autoritaire chinois. Par contre, les deux auteurs divergent quant au rôle joué par la population. Friedman nous présente les populations chinoises comme une sorte d'éponge qui absorbent les discours nationalistes et est contrôlée par ces derniers. Les Chinois sont alors privés d'un des droits fondamentaux de la liberté d'expression. Zhao n'est pas d'accord avec ce portrait. Il croit plutôt qu'avec les réformes et l'ouverture de la Chine, les autorités en place sont davantage redevables devant la population qui est désormais mieux outillée pour s'exprimer grâce au téléphone, Internet et divers médias d'information.¹⁴⁷ Ceci ne signifie pas que ces médiums ne sont pas en partie manipulés par le PCC, mais ce dernier doit néanmoins agir en fonction d'une certaine opinion publique.

Johnston et Zhao ont en commun qu'ils accordent prédominance à l'économie sur les ferveurs nationalistes. L'adoption de l'économie de marché et les réformes qui l'accompagnent constituent l'assise la plus importante de la légitimité du PCC. Selon

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 272.

ces deux auteurs, la croissance de la richesse ne saurait être sacrifiée au profit de la quête d'une plus grande puissance politique sur la scène internationale. Sur ce point, Zhao n'apporte pas de point qui soit très dissemblable de ceux soulevés par Johnston.

Pour ce qui a trait à la démocratie, Zhao ne l'aborde pas de façon aussi directe que l'a fait Friedman, mais une phrase est assez révélatrice de son point de vue sur le sujet. Il affirme que : « Le leadership a sélectionné le nationalisme pragmatique à cause de son efficacité à remplacer une idéologie en perte de vitesse, et comme une raison pour continuer avec un gouvernement à parti unique, [...] »¹⁴⁸ Le système politique actuel chinois doit donc être justifié, il n'est pas une évidence en soi.

L'un des thèmes incontournables au sein de la littérature sur la Chine est celui de la légitimité du PCC. Il faut d'ailleurs remarquer que l'argumentation principale de nos trois auteurs est entièrement structurée autour de ce thème. Les auteurs s'entendent pour affirmer que le Parti communiste est sans arrêt à l'aube d'une crise de légitimité, que ce soit en ne réalisant pas les promesses de richesses liées aux réformes économiques ou en ne projetant pas suffisamment l'image du défenseur des intérêts de la nation chinoise face aux étrangers prédateurs.

C'est à croire que la Chine est incomplète. Il y a un vide au niveau des autorités politiques qui ne sauraient être comblé imparfaitement soit par le nationalisme ou la quête de l'enrichissement. Que l'on favorise l'un ou l'autre, aucun d'entre-eux n'est

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 262.

en mesure d'assurer une légitimité totale qui ne saurait être remise en question et mettre le régime en péril, car la croissance peut cesser ou être inégale, et/ou le PCC peut ne pas défendre suffisamment les intérêts de la nation chinoise.

Est-il possible d'avancer que l'importance du thème de la légitimité est liée à la place qu'occupe l'idée de démocratie ? Friedman l'avance lui-même, une Chine démocratique serait pourvue d'instances plus légitimes, et n'aurait pas à se plier aux demandes des ultranationalistes.¹⁴⁹ En tant qu'État autoritaire, la Chine est dépourvue de ce qui est en Occident la source principale de légitimité soit l'assentiment du peuple. Cette lacune rend les autorités chinoises fragiles et instables, puisque ces dernières craignent constamment un soulèvement populaire qui les déroberait de leur pouvoir. Ils se doivent donc d'une manière ou d'une autre obtenir l'assentiment de la population en le substituant soit par l'argent ou la nation, au lieu d'un vote populaire.

La conception occidentale de la société, articulée autour de la démocratie, rend presque impossible une représentation d'un régime autoritaire qui ne soit pas en déficit de légitimité. Puisqu'en définitive, le PCC pourra bien assurer toute la croissance du monde, ou défendre sans broncher la place de la Chine au sein de la société internationale, il demeura toujours un Parti autoritaire qui a gagné et maintient sa place en partie grâce à la force. Bien que mise à part dans les textes de Friedman où la démocratie occupe le premier plan, le concept occupe tout même une place

¹⁴⁹ Friedman, Edward, « Preventing war between China and Japan », *op. cit.*, p. 109-110.

privilégiée au sein du propos des autres, car il alimente la vision qu'ils ont du système politique chinois.

En résumé, nous avons relevé que les auteurs font appel au même ensemble de concept pour formuler leur approche, soit la démocratie, les droits individuels et l'économie de marché. Tous trois n'occupent pas la même importance, tout dépendant de l'auteur. Parmi ceux-ci, on remarque une importance qui varie d'un auteur à l'autre. Les droits individuels semblent le concept qui occupe une place de moindre importance. Ils se situent rarement au centre de l'argumentation des auteurs. Le concept semble plutôt employé en soutien pour renforcer les points apportés par rapport soit à la démocratie ou l'économie de marché.

Des trois auteurs étudiés, on a pu dégager deux représentations distinctes de la Chine, l'une pessimiste, l'autre optimiste. La vision pessimiste de la Chine met l'accent sur la différence avec l'Occident. Selon cette approche, l'absence de démocratie et de réelle liberté d'expression rend le régime instable et soumis à la volonté des ultranationalistes. À l'inverse, les optimistes privilégient les similarités avec l'Occident. Johnston et Zhao avancent que grâce aux réformes économiques favorisant l'économie de marché et la volonté de s'enrichir qui les accompagnent, la Chine ne représente pas une menace. Son désir de développement et de coopération économique permet d'envisager que les autorités chinoises, comme l'Occident, n'entreprendront pas d'actions qui risqueraient de déstabiliser le système international.

Même si ces deux représentations semblent à l'opposée l'un de l'autre, elles représentent plutôt les deux extrémités de la même identité. Quelques éléments viennent soutenir cette position. Tout d'abord, chacune des représentations admet la plausibilité de l'autre. C'est-à-dire que les auteurs sont conscients que la différence entre l'approche optimiste et pessimiste réside dans la préférence entre l'économie de marché et la démocratie. Advenant des changements inattendus qui tendraient à favoriser une position à la faveur de l'autre, les auteurs n'auraient aucune difficulté à modifier leurs positions. D'ailleurs, les trois auteurs invoquent dans leurs textes les conditions qui pourraient entraîner ces changements.

En clair, si les auteurs sont semblables dans leurs différences, c'est parce qu'ils possèdent tous le même « noyau », ou comme nous l'avons mentionné au sein du chapitre 1, le même univers symbolique. Cette situation est particulièrement frappante, lorsqu'on se rend compte qu'à la base des trois textes se trouve le même questionnement, celui de la légitimité du PCC. Tous trois ont posé la même question et ont donné des réponses à partir des mêmes éléments. Ils ont observé la Chine à partir du même questionnement fondamental : comment une société différente de la nôtre fonctionne ? Parce que l'identité collective n'est pas homogène, et que chacun est situé différemment par rapport à celle-ci, ils ont produit des réponses distinctes. De plus, si l'on considère l'aspect évolutif des univers symboliques, peut-on concevoir la différenciation entre optimistes et pessimistes comme les signes d'une modification de l'identité occidentale ?

CHAPITRE IV L'ÉVOLUTION DE L'IDENTITÉ OCCIDENTALE

Les univers symboliques ne sont pas fixes dans le temps. Ils constituent une réponse à la réalité. Lorsque cette dernière change, ils doivent s'adapter. Claude Flament est l'un des principaux auteurs appartenant à l'école de la psychologie sociale française. Il conçoit l'identité en des termes semblables à ceux de Berger et Luckmann. Pour lui les représentations sociales, liées à l'identité, sont composées de deux niveaux : les schèmes périphériques et le noyau. Le noyau est commun à tous ceux qui partagent l'identité en question. Il est constitué par un ensemble de concepts de base sur lequel s'échafaude les représentations. Tous les individus ne partagent pas exactement les mêmes représentations. C'est au niveau des schèmes périphériques que l'on retrouve les variations entre ces dernières.

L'émergence de nouveaux schèmes périphériques peut être symptomatique de plusieurs situations. Généralement, il s'agit d'une réorganisation des représentations sociales pour faire face à des facteurs changeants au sein de l'environnement. Selon l'importance des mutations qui affectent la réalité, l'adaptation peut être plus moins forte. Dans les cas extrêmes, il se peut que des changements au niveau des schèmes périphériques soient insuffisants et la

transformation du cœur de l'identité s'avère nécessaire pour être en concordance avec les nouvelles conditions de la réalité.¹⁵⁰

Sans aller jusqu'à une réorganisation du noyau de l'identité occidentale, il est possible d'établir quelques parallèles entre la discordance présente entre les optimistes et les pessimistes et une éventuelle évolution de l'identité occidentale. Dans le chapitre précédent, nous avons montré comment ces deux courants de pensée perçoivent la Chine à partir des mêmes concepts de base, mais ils arrivent tout de même à des conclusions diamétralement opposées. C'est-à-dire que les uns défendent la thèse pessimiste où la Chine peut avoir un effet déstabilisateur sur la scène internationale et les autres affirment plutôt, au contraire, que la Chine ne recherchera pas dans un avenir rapproché à entrer en conflit avec les puissances occidentales, en particulier les États-Unis.

Dans les termes de Flament, peut-on expliquer cette distinction entre les deux à partir d'une transformation des schèmes périphériques de la représentation occidentale ? Autrement dit, la discordance entre ces deux pôles de l'identité occidentale peut-elle être liée à une évolution de la réalité internationale et de la place occupée par l'Occident ?

Dans un premier temps, nous allons aborder rapidement comment l'environnement actuel a évolué. Ce qui nous permettra de montrer comment les discours pessimistes

¹⁵⁰ Flament, Claude, «Structure et dynamique des représentations sociales», *chap. in* Jodelet, Denise (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 237-238.

et optimistes sont des réactions distinctes à cette nouvelle réalité, même s'ils utilisent le même noyau conceptuel. Nous verrons ensuite la nature des argumentaires des pessimistes et des optimistes. Pour les premiers, la Chine suit une logique de la pente glissante. À défaut de démocratie, elle ne peut qu'avoir des comportements menaçants. Pour les seconds, le développement économique de la Chine et ses intérêts l'a contraint à bien se comporter sur la scène mondiale. Malgré ces distinctions, les deux visions de la Chine s'appuient sur une conception similaire de l'identité occidentale.

4.1 La place de l'Occident

Il est possible d'effectuer un rapprochement entre les auteurs d'aujourd'hui et ceux du XVII^e et XVIII^e par rapport à la place de l'Occident et sa relation avec « l'Orient ». À cette époque, les États occidentaux en sont encore au début de leurs ascensions vers la position dominante qu'ils occuperont plus tard. Les rapports avec les États extérieurs, comme la Perse ou l'Empire ottoman, sans dire qu'ils se font d'égal à égal, ne s'inscrivent pas dans une logique de domination. William McNeil nous rappelle que l'Empire ottoman ne s'est pas toujours trouvé en position subordonnée par rapport aux puissances occidentales. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, l'armée ottomane menait des guerres victorieuses contre l'Occident, jusqu'à assiéger

Vienne pour une seconde fois en 1683.¹⁵¹ Pour Toynbee, cette année marque le début de la domination occidentale sur le monde, car jusqu'en 1945, aucune puissance non-occidentale n'a réussi à s'opposer aux États européens et nord-américains.¹⁵² Toynbee considère l'Union soviétique comme extérieur à l'Occident.

Bien évidemment, les relations contemporaines et celles qui ont cours durant ces siècles précédents ont peu en commun. Même si rien n'est impossible, compte tenu uniquement de la puissance militaire des États-Unis, on imagine mal un État occidental se faire attaquer par des forces conventionnelles d'un autre État. Néanmoins, on assiste tout de même à un certain retour du balancier. C'est-à-dire que les puissances occidentales ne sont plus dans une position aussi incontestable qu'au XIXe, et ce, jusqu'à la Guerre froide. Elles ne peuvent plus imposer leurs volontés à l'ensemble des États aussi facilement que pendant l'ère coloniale. On retrouve désormais une certaine résistance. Pour illustrer cette situation, il suffit d'invoquer l'Iran et la Corée du Nord refusant de se plier aux exigences américaines en matière de recherches nucléaires. Ou encore Israël, bien qu'allié des États-Unis, qui agit contre la volonté de son puissant partenaire aux niveaux internes et externes. Les cas de l'Irak et de l'Afghanistan démontrent bien que malgré des habilités techniques largement supérieures, les dispositions mises en place par États-Unis et l'OTAN sont

¹⁵¹ McNeil, William, *The shape of european history*, New York, Oxford University Press, 1974, p. 142-143.

¹⁵² Toynbee, Arnold J., *A study of hisotry : volumes VII-X*, New York, Oxford University Press, 1987 (1957), p. 148.

contestées au quotidien. L'Occident reste sans réponse face à ces contre-réactions par des acteurs non-étatiques.

Plus subtilement, l'Occident se voit subtiliser son rôle de vecteur principal de la modernisation. Par exemple, la Chine joue un rôle de plus en plus actif vis-à-vis des États africains. Le modèle de croissance chinois, mariant capitalisme et autoritarisme, intéresse plusieurs leaders africains au détriment de celui proposé par l'Occident qui juxtapose le capitalisme avec la démocratie. Comme le souligne Chris Alden, dans l'exemple de la Chine, les dirigeants africains y voient sur le plan symbolique l'ascension d'un pays qui était autrefois martyrisé par les puissances impériales occidentales et aujourd'hui il est perçu comme l'une des prochaines superpuissances. Dans une perspective concrète, la Chine a réussi à soutenir une croissance importante en faisant preuve d'une capacité remarquable d'adaptation aux restrictions de l'économie de marché, et cela, sans y sacrifier les intérêts de la classe dirigeante.¹⁵³ Plus qu'un simple modèle, la Chine a joint les gestes à la parole. Elle est aussi venue en aide au pays en voie de développement grâce à des aides techniques et financières, par exemple en annulant des dettes africaines à son endroit de plus d'un milliard de dollars ou en fournissant des médicaments anti-malaria.¹⁵⁴

Pour la première fois depuis leurs ascensions au sommet de l'échiquier mondial vers le début du XIXe siècle, les pays occidentaux ne sont plus les seuls à proposer une

¹⁵³ Alden, Chris, « China in Africa », *Survival*, 2005, vol.3, no. 47, p.156.

¹⁵⁴ Peerenboom, *op. cit.*, p. 270.

voie vers le « progrès ». Hentsch, affirme que la prise de conscience de la puissance montante de l'Occident a occasionné une redéfinition de l'identité collective occidentale et de la perception de l'autre¹⁵⁵. Si l'on accepte sa position, il n'est pas impossible d'imaginer que dans la situation inverse, une perte d'influence engendre tout autant une réponse identitaire.

4.2 Optimistes et pessimistes : les deux extrémités d'un même spectre

Selon Hentsch, au cours du XX^e, la vision unitaire de l'Occident a éclaté. Pour illustrer cela, il utilise les conceptions de Toynbee et de Spengler. Si les deux auteurs remarquent une modification des conditions au sein desquelles l'Occident évolue, ils entretiennent un rapport différent avec l'autre. Dans son ouvrage phare, « Le déclin de l'Occident », Oswald Spengler nous présente l'Occident comme la seule culture vivante, la seule qui soit : « [...] susceptible de réaliser l'universel pour l'humanité tout entière [...] ».¹⁵⁶ L'héritage philosophique occidental est le seul depuis le début des temps qui soit muni des outils lui permettant de saisir toutes les autres cultures.¹⁵⁷

La vision de Spengler place l'Occident dans une situation unique face aux autres, car ces derniers s'ils peuvent se comprendre eux-mêmes, ils ne peuvent faire de même

¹⁵⁵ Hentsch, Thierry, *op cit.*, p. 132-133.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 226.

¹⁵⁷ Spengler, Oswald, *Le déclin de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1948, p. 159.

par rapport à ceux qui les entourent. » Ce privilège est réservé à l'Occident, à moins d'en adopter la philosophie.

Chez Spengler, les relations de l'Occident avec les autres civilisations occupent peu de place. Toynbee envisage les choses différemment. Il s'intéresse à l'effet qu'a eue l'influence occidentale au sein des différentes populations étrangères. De ses observations ressort l'idée que chacune des civilisations eut des réponses différentes. Les succès ou échecs qui ont été le résultat de l'influence occidentale dépendent essentiellement de facteurs internes à l'entité en question. Sa comparaison entre la Chine et le Japon du XIXe et début du XXe siècle illustre bien sa position. Si au départ, ces deux États ont fait des choix similaires par rapport aux interactions et aux emprunts occidentaux, les conditions locales, comme l'insularité, des changements de régime, explique en partie pourquoi les réformes en Chine ont été plutôt timides, et au Japon aussi prononcées.¹⁵⁸ Dans cette perspective, l'autre n'est pas relégué à un rôle « inactif » condamné à subir l'influence occidentale. Il a la possibilité d'agir en fonction de ce qu'il considère être ses besoins. L'autre est en mesure de prendre ses propres décisions en fonction de ce qu'il juge comme étant dans son intérêt en accord avec les conditions locales.

En somme si l'on doit comparer les deux, Spengler confère un caractère spécial à l'Occident. De ce dernier, découle un certain rôle de leader en tant que seule culture capable d'engendrer ce qu'il nomme « l'histoire universelle ». Mais il ne

¹⁵⁸ Toynbee, *op. cit.*, p. 180-185.

s'intéresse pas à l'effet que pourrait avoir cette histoire sur les autres. Toynbee reconnaît que l'Occident a influencé de manière sans précédent l'histoire, mais contrairement à Spengler, il écrit sur la réception de ce bagage au sein des civilisations extérieures.

Il est possible d'envisager la dualité entre optimistes et pessimistes en des termes similaires. Les pessimistes sont plutôt près de l'interprétation « traditionnel » de l'autre, soit une conception du « despotisme oriental ». La stratégie identitaire est renforcée par son image de soi reposant sur le présupposé de la supériorité de notre approche. Par exemple, chez Friedman qui affirme que les choses en Chine se dérouleraient mieux sous un système démocratique.

En revanche, les optimistes s'inscrivent plus dans une démarche conciliatrice avec l'autre. Les désillusions et les incertitudes du XX^e et XXI^e siècle suscitent chez l'intellectuel occidental éveillé le désir plus ou moins conscient d'un rapprochement vers l'autre, le besoin de réconciliation avec les peuples colonisés. Un peu comme les pessimistes, l'objectif demeure de renforcer son identité, mais au lieu de constater l'absence de certaines caractéristiques (démocratie) chez l'autre, on retient surtout l'adoption de l'un de nos traits importants, soit l'économie de marché.

4.3 Les pessimistes et le discours colonial

4.3.1 Proximité stylistique entre les XVII^e et XX siècles

Il est frappant de remarquer que les auteurs du XVII^e et ceux d'aujourd'hui utilisaient un procédé similaire pour souligner les qualités de l'Occident. Il s'agit en fait de révéler des qualités chez l'autre pour ensuite les dévaloriser en notant soit un manque, absence de quelque chose, ou un défaut, incapacité de faire quelque chose (problèmes qui n'affectent pas l'Occident).

Par exemple, Thierry Hentsch nous mentionne les écrits du chevalier Chardin. Ce dernier voyagea en Perse au cours du XVII^e siècle et il en tira comme conclusion que les Perses étaient des personnes fort savantes, mais ignorant les méthodes scientifiques (européennes). Et s'ils possédaient cette méthode, ils seraient plus avancés (comme l'est l'Occident).¹⁵⁹

Si l'on en revient au cas de la Chine, tous les auteurs soulignent les succès économiques récents, mais à la manière des auteurs « classiques » exposé par Hentsch, ces succès seraient encore plus significatifs, si la Chine n'était pas dépourvue d'institutions démocratiques. Certains auteurs affirment que la croissance

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 131-132.

actuelle demeurera fragile tant que la Chine ne sera pas dotée d'un esprit démocratique (élections, droits individuels et système judiciaire efficace).¹⁶⁰

Cette stratégie permet de faire une pierre deux coups. Car dans un premier temps, on montre la validité de notre façon de faire dans son adoption partielle et ensuite l'on démontre davantage sa supériorité lorsqu'appliquée dans son ensemble. En complimentant l'autre, on réussit à le dévaloriser en se rehaussant par rapport à lui.

Le concept d'identité est crucial lorsqu'il est question des relations internationales. Comme nous l'avons mentionné, l'identité est l'un des principaux mécanismes qui a trait à la prévisibilité. C'est-à-dire qu'à partir de l'identité que nous assumons et des représentations qui l'accompagnent, nous prenons des décisions et évaluons le comportement des autres. Dans le cas qui nous intéresse, soit celui de la Chine, la nature autoritaire de son organisation politique est l'un des principaux facteurs de sa représentation. Parce que le régime est autoritaire, on peut s'attendre à ce que telle, telle ou telle situation se produise. Par exemple, la corruption, l'incompétence de la sphère administrative et le non-respect des droits individuels sont des caractéristiques généralement associées à ce type de régime.¹⁶¹ Les textes de Friedman sont particulièrement éloquentes sur ce point. Car, il fait l'exercice de prédiction à partir des conditions locales chinoises, ce qui le mène à des conclusions négatives. L'auteur imagine également quelles seraient les conditions possibles en Chine si elle était

¹⁶⁰ Friedman, *op. cit.*, p. 106-110.

¹⁶¹ Peerenboon, *op. cit.*, p. 184.

démocratique ce qui engendrerait une situation davantage positive. En somme, il projette sa propre situation sur celle d'un autre et constate que dans ces conditions, l'autre serait amélioré. En faisant cela, Friedman pose une certaine différence entre lui et l'autre, mais en favorisant la situation démocratique sur l'autoritaire, il parvient à démontrer la supériorité de son point de vue occidental.

Quel est le principal argument de Friedman pour affirmer que la Chine constitue une menace ? Son émotivité, parce que la Chine est trop émotive, elle se laisse porter par une vague nationaliste et elle est donc incapable de poursuivre ses intérêts qui sont la croissance économique et éventuellement la mise en place d'un système démocratique. Avec ce genre d'argument paternaliste, nous ne sommes pas très loin des auteurs anciens qui affirmaient devoir apporter la civilisation moderne aux autres peuples incapables d'y arriver par eux-mêmes. Sans cette dimension interventionniste chez Friedman, on y retrouve quand même des dimensions similaires du manque ou de l'absence. L'absence de raison place l'autre dans une position d'infériorité. On ne peut dialoguer avec lui puisqu'il n'agit pas de façon rationnelle.

Friedman reconnaît que pour assurer sa croissance économique et continuer à s'enrichir, il serait dans l'intérêt de la Chine de soutenir une certaine stabilité de l'environnement international. Mais les succès chinois dans le domaine des échanges sont accompagnés d'une réponse émotionnelle, qu'il qualifie d'arrogance.¹⁶² L'émotivité qui découle de l'absence de démocratie rend la Chine imprévisible. À

¹⁶² Friedman, Edward, *op. cit.*, p. 122.

cause du déficit de légitimité, les autorités chinoises sont enfermées dans une gestion à court terme et sont de plus en plus dépendantes du nationalisme pour se maintenir au pouvoir. Il suffit qu'une importante crise interne ou externe éclate pour que l'irréversible se produise. Dans cette perspective, l'autre n'a aucun contrôle sur sa destinée, il est en quelque sorte infantilisé, réduit à se laisser porter au gré des événements sans pouvoir agir de façon rationnelle. Plus spécifiquement, l'absence d'un trait fondamental rend l'autre différent pour ne pas dire dominé.

4.4 Les optimistes : similarités et réconciliations

Contrairement aux pessimistes, les optimistes se fondent sur la rationalité des autorités chinoises pour appuyer leur position. Car si la Chine ne représente pas une menace, c'est parce qu'elle n'a pas intérêt à déstabiliser le système international. Les autorités en place sont capables de jongler avec leurs impératifs internes, la légitimité nationaliste, et leur principal objectif, la croissance économique qui nécessite de bonnes relations extérieures. En ce sens, Zhao parle d'adaptation pragmatique :

Généralement, l'adaptation pragmatique peut être définie comme un processus d'apprentissage au sein duquel les réponses traditionnelles d'un État sont modifiées en de nouvelles suffisamment flexibles pour poursuivre ses intérêts et accomplir ses objectifs.¹⁶³

¹⁶³ Zhao, Suisheng, *A nation-State by construction, op. cit.*, p. 259.

À l'inverse de Friedman, Zhao nous présente une Chine qui ne fait pas que réagir impulsivement à son environnement, mais elle demeure un État capable d'apprendre et à certains niveaux d'innover en adaptant le tout à ses conditions locales.

Le rapport avec l'autre est complètement différent. On ne retrouve plus le rôle de l'Occident modernisateur qui prêche l'acceptation intégrale du bagage occidental pour faire son entrée dans le monde moderne. Si la valorisation de la démocratie est encore présente, elle n'est plus nécessaire, comme chez Friedman. La différence n'est pas perçue comme un obstacle qui rend l'autre nécessairement dangereux. Il ne faut pas y voir une acceptation aveugle de toutes les différences. Zhao reconnaît que :

Si les leaders chinois échouent à remplir leurs promesses nationalistes, ils vont devenir vulnérables aux critiques nationalistes. Sans contrainte, cette situation pourrait mener à l'éclosion de force énorme menant à des conséquences imprévues.¹⁶⁴

Les limites et les risques du système chinois y sont traités, mais ils ne sont pas dépeints comme des certitudes à la manière de Friedman. Friedman prédit le désastre, alors que les Zhao et Johnston « donnent une chance au coureur ».

L'autre est davantage un interlocuteur qu'un mauvais élève qui ne suit pas sa leçon. Dans son article, Johnston accorde beaucoup d'importance à l'attitude internationale de la Chine. Il en ressort de ses observations que la Chine s'intègre peu à peu aux

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 265.

institutions internationales et qu'elle respecte les normes en matière économique.¹⁶⁵

Sur d'autres points, comme les droits de l'homme, son bilan est toutefois moins positif, mais il relève que sur certains points la Chine n'agit pas différemment que pourrait le faire un autre État comme les États-Unis.¹⁶⁶

Au sujet des pessimistes, Zhao affirme que :

Les capacités grandissantes de la Chine sont particulièrement alarmantes pour ceux qui s'inquiètent des aspirations chinoises d'obtenir le statut de grande puissance en s'appuyant sur un sentiment nationaliste fort, un sino-centrisme traditionnel et un sens profondément enraciné d'injustice historique subie aux mains des pays étrangers.¹⁶⁷

Il n'aurait pu mieux résumer la position de Friedman. En gros, ce que les pessimistes craignent c'est la vengeance d'une victime du passé. De ce point de vue, en perte d'influence, l'Occident doit se tenir sur ses gardes lorsque le moment venu, l'ancienne victime se trouvera suffisamment en confiance pour exiger réparation face à ses anciens agresseurs. Johnston dénonce ce genre de discours tel que tenu par Friedman. Ils ne peuvent qu'être auto-réalisateurs en engendrant la réaction crainte chez son vis-à-vis.¹⁶⁸

La crainte demeure un thème dominant chez les pessimistes. Du moment que l'on perçoit un déclin, et l'on refuse les changements qui s'y rattachent, comme une perte

¹⁶⁵ Johnston, *op. cit.*, p. 16.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 15.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 248.

¹⁶⁸ Johnston, *op. cit.*, p. 56.

d'influence, l'arrivée à l'horizon d'un prétendant potentiel doit nécessairement être appréhendée comme un péril potentiel. Les pessimistes entretiennent une relation basée sur l'opposition voulant préserver le plus possible l'héritage du passé. On sent peu la possibilité d'interagir avec l'autre. Entre autres, au sujet des relations sino-japonaise tendues, Friedman affirme que : « Peu importe ce que le Japon démocratique fait, la Chine intensifie sa propagande qui dépeint le Japon comme un monstre. »¹⁶⁹ On remarque que l'auteur prend la peine de souligner le caractère démocratique du Japon, donc similaire à l'Occident, tentant d'établir une meilleure relation malgré le fait qu'il ne soit pas celui en tort.

Les auteurs optimistes, tels Zhao et Johnston, ne présentent pas la relation entre la Chine et l'Occident dans une dynamique d'affrontement. La relation d'altérité que l'on retrouve au sein de leurs écrits en est une beaucoup plus axée sur la collaboration. Johnston souligne à plusieurs reprises la volonté du gouvernement chinois de s'intégrer et se conformer aux standards internationaux dans les domaines qu'il juge en harmonie avec les conditions locales.¹⁷⁰ À l'inverse des pessimistes, il est possible de faire l'usage du terme « échange » pour décrire le rapport avec l'autre, car les deux parties tirent profit de la relation. Les autorités chinoises gagnent en légitimité grâce à la croissance économique et l'Occident obtient un partenaire commercial.

¹⁶⁹ Friedman, *op. cit.*, p. 102.

¹⁷⁰ Johnston, *op. cit.*, p. 15, 23.

CONCLUSION

Comme beaucoup de concepts « larges », telles la puissance la démocratie ou la mondialisation, il n'existe pas de définition complètement consensuelle de ce qu'est l'Occident. Mais contrairement aux autres exemples, la définition de l'identité occidentale souffre d'un certain blocage. D'un point de vue conceptuel, l'idée d'une identité occidentale laisse de glace plusieurs auteurs au sein de la communauté scientifique. Ils ont peur d'être associés à des propos intolérants et xénophobes dans la lignée du « Choc des civilisations » de Huntington. Il est difficile d'expliquer cette situation. Néanmoins, elle limite considérablement la littérature portant sur l'Occident lui-même. La plupart des écrits contemporains traitant de ce sujet critiquent les actions commises par l'Occident, mais bien peu s'y sont intéressés comme un ensemble cohérent influençant la vie de tous les jours. On retrouve bien à gauche et à droite quelques fragments de textes qui portent sur ce sujet, mais rarement en tant qu'enjeu principal. Ces circonstances auront certainement affecté notre analyse du point de vue de la « précision ». Avec une littérature plus volumineuse, nous aurions pu définir une composition du noyau identitaire plus exact. Cependant, on peut situer notre recherche comme un premier pas dans cette direction, c'est-à-dire contribuer à diminuer la réponse émotionnelle face au concept d'une identité occidentale et permettre une définition contemporaine épurée de son bagage colonial.

Dans une perspective plus concrète, au cours de notre analyse, nous avons surtout porté notre attention sur quatre textes provenant de trois auteurs. Le nombre limité de source n'est certainement pas sans effet sur la portée de notre propos. L'étroitesse de notre échantillon contribue à dépeindre la situation comme étant quelque peu enfermée dans une dynamique manichéenne entre les pessimistes et les optimistes. L'étude d'un plus grand nombre d'auteurs appartenant à chacun des courants en question pourrait mettre en lumière toute la diversité et les nuances présentes au sein de la littérature, à tout le moins réduire la polarisation entre les pôles.

D'un autre côté, dans la suite de notre cadre théorique, tout comme la réalité en général, la problématique de l'effet de l'identité occidentale sur la perception de la Chine reste un phénomène fort complexe, pratiquement impossible à saisir dans son ensemble dans le cadre d'un mémoire. La tâche encourue serait monstrueuse et beaucoup trop volumineuse. Tout comme chaque individu le fait dans la création de son pseudo-environnement, nous avons dû faire des choix, ce qui veut automatiquement dire une certaine simplification. Afin de faciliter la comparaison entre les auteurs, nous avons sélectionné des textes traitant de près des relations de la Chine avec l'extérieur, en particulier avec les États-Unis, un exercice similaire quant à la perception de cet État dans d'autres sphères d'intérêt sur la Chine (par exemple, les réformes du milieu scolaire, du système juridique ou la diffusion des médias d'information) pourrait contribuer à présenter un regard différent de celui présent au

sein de relations internationales qui trop souvent se concentre sur les actions étatiques et négligent les autres aspects de la société.

Le cas de la Chine a ceci de particulier qu'il représente plutôt l'exception que la norme sur la scène internationale. Il s'agit en bonne partie d'un État qui a connu des succès économiques et des ratés au plan de l'organisation politique et sociale, en particulier ce qui a trait à la démocratie. On retrouve beaucoup plus de cas où il y a eu l'établissement d'un système démocratique ou semi-démocratique, mais où sévissent la stagnation et la décroissance économique. Peerenboom souligne que contrairement à la Chine les auteurs tendent à être plus indulgents face à ces derniers qu'envers la Chine. Il donne l'exemple de l'Inde, État démocratique, qui possède un bilan en matière de droits individuels et de croissance économique soit inférieur ou comparable à la Chine, mais pourtant reçoit le bénéfice du doute, l'équivalent d'une carte « de sortie de prison gratuite ».¹⁷¹ Il serait intéressant de faire une étude similaire à celle que nous venons de mener pour examiner si dans un premier temps, l'on retrouve la présence de courants optimistes et pessimistes et si ces derniers s'apparentent à ceux présents dans la littérature chinoise au niveau de l'organisation conceptuelle. De plus, la comparaison entre ces deux situations, la Chine et l'Inde entre autres, permettrait de mieux préciser la hiérarchisation et les relations entre les différents concepts du noyau identitaire occidental, soit la démocratie, l'économie de marché et les droits individuels.

¹⁷¹ Peerenboom, *op. cit.*, p. 169.

À la sortie de la Guerre froide, deux scénarios ont retenu l'attention : le choc des civilisations de Huntington et la fin de l'histoire de Fukuyama. Le premier avait prédit que le monde serait désormais divisé en 6 à 7 blocs civilisationnels (l'Occident, la Chine, le Japon, le monde islamique, hindouiste, slave-orthodoxe, latino-américain, et l'Afrique) qui sont veut obligatoirement s'affronter.¹⁷² Le second s'est inspiré de Marx et Hengel, pour Fukuyama, le développement historique est achevé. Il a défendu l'idée qu'à la fin de la Guerre froide, ce ne sont pas seulement les États-Unis qui ont été victorieux, mais encore plus le libéralisme. La défaite du communisme signifie qu'il n'y a plus d'idéologie pouvant s'opposer au libéralisme occidental.¹⁷³ Si l'avenir n'a pas semblé donner totalement raison à l'un ni à l'autre, on en retrouve des traces aujourd'hui. Les pessimistes avec leurs craintes de la différence se trouvent bien près du scénario de Huntington. En ce qui concerne Fukuyama, force est d'admettre que sa vision semblait quelque peu utopique en ce qui concerne l'aspect politique du libéralisme. Toutefois d'un point de vue économique les normes libérales semblent s'être propagées à l'ensemble du globe sans rencontrer d'opposition très sérieuse. Les optimistes se rapprocheraient donc d'une version « 2.0 » de la fin l'histoire qui à tout le moins tolèrerait la différence au niveau des institutions politiques.

¹⁷² Huntington, *op.cit.*, p. 239.

¹⁷³ Fukuyama, Francis, « La fin de l'histoire », *Commentaire*, automne 1989, vol.12, no. 47, p. 457-458.

Du point de vue identitaire, on se retrouve avec deux réactions opposées. Les pessimistes mettent l'accent sur les différences et l'absence. Ils ont une attitude craintive et défensive s'apparentant aux discours coloniaux du passé. Si les optimistes ne sont pas aveugles à la différence, ils choisissent de mettre en lumière les similarités avec l'adoption de l'économie de marché. Plutôt que de craindre l'affrontement issu du passé, ils perçoivent les opportunités que l'avenir peut réserver. Tout de même aussi différentes soient-elles, ces deux réponses à l'environnement international s'appuient sur le même noyau conceptuel, l'identité occidentale, elles ont tout simplement choisi des stratégies différentes pour le mettre en valeur.

BIBLIOGRAPHIE

- Alden, Chris, « China in Africa », *Survival*, 2005, vol.3, no. 47, p.147-164.
- Amossy, Ruth, Anne Herschberg, Pierrot, « Stéréotypes et clichés », Paris : Nathan, 1997, 127 p.
- Anderson, Benedict, *L'imaginaire national : réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris : La Découverte, 1996, 212 p.
- Barth, Frederik, *Ethnic groups and boundaries : the social organization of social difference*, Long Grove : Waveland Press, [1969] 1998, 153 p.
- Baylis, John et Steve, Smith (dir.), *The globalization of world politics*, Oxford, Oxford University press, 2001, 811 p.
- Berger, Peter L. et Thomas, Luckmann, *The social construction of reality*, New York : Anchor Books, 1966, 219 p.
- Chang, Mariah H., *Return of the Dragon : China's Wounded Nationalism*, Boulder : Westview Press, Boulder, 2001. 256 p.
- Dittmer, Lowell et Samuel S. Kim (ed.), *China's quest for national identity*, Ithaca, Cornell University Press, 1993, 305 p.
- Doyle, Michael W., « Liberalism and world politics », *American political science review*, vol. 80, no. 4, décembre 1986, p. 1151-1169.
- Friedberg, Aron L., « The futur of U.S.-China relation », *International security*, vol. 30, no.2 automne 2005, p. 7-45.
- Friedman, Edward et Barrett L., McCormick (dir.), *What if China doesnt democratize ?*, Armonk : M.E. Sharpe, 2000, 363 p.
- Fukuyama, Francis, « La fin de l'histoire », *Commentaire*, automne 1989, vol.12, no. 47, p. 457-469.
- Gellner, Ernest, *Nations et nationalisme*, Paris, Payot, 1989, 208 p

Gries, Peter Hays, *China's new nationalism: pride, politics, and diplomacy*, Berkley : University of California press, 2004, 215 p.

Gries, Peter H. and Stanley, Rosen (dir.), *State and society in 21st-century China*, Routledge Curzon, New-York, 2004, 263 p.

Haggis, Jane et Susanne, Schech (dir.), *Development*, Malden : Blackwell Publishing, 2002, 364 p.

Hall, Stuart et Bram Gieben (dir.), *Formations of modernity*, Cambridge : The Open University, 1992, 341 p.

Hentsch, Thierry, *L'orient imaginaire*, Paris, Les Éditions de minuit, 1988, 290 p.

_____, *Introduction aux fondements du politique*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 2002, 115 p.

Hobsbawn, Éric J., *Nations and nationalism since 1780: program, myth, reality*, Cambridge, Cambridge University press, 1990, 191 p.

Hobson, John M., *The eastern origins of western civilization*, New York, Cambridge University Press, 2004, 376 p.

Hua, Shiping (dir.), *Chinese political culture*, Armonk : M.E. Sharp, 2001, 370 p.

Hughes, *Chinese nationalism in the global era*, New-York : Routledge, 2006, 184 p.

Huntington, Samuel P., « Le choc des civilisations ? », *Commentaire*, été 1994, vol.1, no. 66, p. 238-252.

Jenkins, Richard, « Social identity », New-York : Routledge, 2004, 218 p.

Jodelet, Denise (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, 447 p.

Johnston, Alastair Iain, « Is China a status quo power ? » *International security*, vol. 27, no. 4, printemps 2003, p. 5-56.

Johnston, Hank, Bert, Klandermans (dir.), *Social movements and culture*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 1995, 281 p.

Lippmann, Walter, « Public Opinion », Mineola : Dover Publication [1922] 2004, 234 p.

- McNeil, William, *The shape of european history*, New York, Oxford University Press, 1974, 181 p.
- Mill, John, Stuart, *De la liberté*, Paris, Presses pocket, 1990, 275 p.
- Miller, David, *On Nationality*, New-York, Oxford University Press, 1995, 210 p.
- Neumann, Iver B., « Self and other in international relations », *European journal of international relations*, vol.2, no.2, 1996, p.139-174.
- _____, *Uses of the other : the east in european identity formation*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 1999, 281 p.
- Peerenboom, Randall P., *China Modernize*, Oxford University Press, New York, 2007, 406 p.
- Rose, Caroline, « Patriotism is not taboo : nationalism in China and Japan and implications for Sino-Japanese relations », *Japan forum*, vol. 12, no.2, 2000, p. 169-181.
- Saïd, Edward, *Orientalism*, New York, Vintage Book, 1994 [1979], 394 p.
- Sandschneider, Eberhard (dir.), *The study of modern China*, St-Martin's press, New-York, 1999, 304 p.
- Shambaugh, David, « Containment or engagement of China », *International security*, vol. 21, no.2, automne 1996, p. 180-229.
- Spengler, Oswald, *Le déclin de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1948, p. 159.
- Stone, John et Dennis M., Rutledge (dir.), *Race and ethnicity*, Blackwell Publishing : Malden, 2003, 424 p.
- Todorov, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique : La question de l'autre*, Paris : Éditions du Seuil, 1982, 339 p.
- _____, *Nous et les autres*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 539 p.
- _____, *La peur des barbares*, Paris: Éditions Robert Lafont, 2008, 312 p.
- Toynbee, Arnold J., *A study of history : volumes VII-X*, New York, Oxford University Press, 1987 (1957), 414 p.
- Unger, Jonathan (dir.), *Chinese nationalism*, Armonk : M.E. Sharp, 1996, 218 p.

Wallerstein, Immanuel, *European universalism the rhetoric of power*, New York, The New Press, 2006, 94 p.

Wendt, Alexander, « Collective identity formation and the international state », *American political science review*, vol. 88, no. 2, juin 1994, p. 384-396.

Zhao, Suisheng (dir.), *Chinese foreign policy*, Armonk : M.E. Sharp, 2004, p. 70-72.

_____, *A nation-state by construction*, Stanford : Stanford University Press, 2004, 355 p.

Zheng, Yongnian, *Discovering Chinese Nationalism in China*, Cambridge university press, Cambridge, 1999, 189 p.